Alexandre FRANÇOIS

LACITO-CNRS, Paris;
Australian National University

Structures et dynamiques des systèmes linguistiques

Description, documentation, comparaison des langues océaniennes

---

Travaux rassemblés en vue de
l'Habilitation à Diriger des Recherches

Volume **III**

PUBLICATIONS COMPLÉMENTAIRES
Extraits d'ouvrages (parus & en préparation)
Autres articles – Comptes rendus
Livrets destinés aux communautés de locuteurs

2014

Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Paris

Volume IIIb - Articles complémentaires

Articles sans comité de lecture (sélection)

(#37) François, Alexandre. 2001 b.
Gabarit de procès et opérations aspectuelles en motlav. *Actances* 11: 145-175.

(#38) François, Alexandre & Maïa Ponsonnet. 2013.
Descriptive linguistics. In Jon R. McGee & Richard L. Warms (ed.), *Theory in Social and Cultural Anthropology: An Encyclopedia*, Vol.1, 184-187. SAGE.

(#39) François, Alexandre. 2013 b.
***In memoriam* Darrell Tryon (1942–2013)**. *Journal de la Société des Océanistes* 136/137: 275-278.

Comptes rendus (sélection)

(#40) François, Alexandre. 2003.
in *Bulletin de la Société de Linguistique*, t.xcviii (2003-ii), pp.373–378 – **review of** ⟨ **McGregor, William B. 2002. *Verb Classification in Australian Languages***. Empirical Approaches to Language Typology, 25. Berlin, New York: Mouton de Gruyter. xxvi + 531 pp. ⟩.

(#41) François, Alexandre. 2003.
in *Bulletin de la Société de Linguistique*, t.xcviii (2003-ii), pp.378-384 – **review of** ⟨ **Lazard, Gilbert & Peltzer, Louise. 2000. *Structure de la langue tahitienne***. Langues et Cultures du Pacifique. Société des Études Linguistiques et Anthropologiques de France 391. Paris, Peeters. 258 pp. ⟩.

(#42) François, Alexandre. 2007.
in *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde* (Journal of the Humanities and Social Sciences of Southeast Asia and Oceania) 163 (2-3): 430-439, Leiden – **review essay of four language descriptions of Malakula written by Terry Crowley**, and edited by John Lynch, published in 2006 by *Pacific Linguistics*:
– The Avava language of Malakula (Vanuatu).
– Tape: a declining language of Malakula (Vanuatu).
– Naman: a vanishing language of Malakula (Vanuatu).
– Nese: a diminishing speech variety of Northwest Malakula (Vanuatu).

Gabarit de procès et opérations aspectuelles en motlav (Océanie)

Alexandre FRANÇOIS[1]
Universités Paris III et Paris IV
LACITO - CNRS

INTRODUCTION

CATÉGORISATION GRAMMATICALE ET ENCODAGE DU PROCÈS

La description morphosyntaxique, sur des bases empiriques, de langues encore inexplorées permet de mettre à jour des regroupements sémantiques inédits, des catégorisations et des stratégies d'encodage qui n'avaient pas nécessairement été observées jusqu'alors. C'est le cas, de manière particulièrement diverse entre les langues, dans le domaine de l'*aspect verbal*. Parmi le nombre quasi infini de relations possibles entre les procès et les instants, parmi l'éventail très divers des rapports existant entre les prédications et leur contexte énonciatif, chaque langue opèrera des regroupements et des distinctions qui lui seront propres, au moyen d'un paradigme original de marques aspecto-modales. Ainsi, nous allons ici décrire le système du **motlav** : là où certaines langues présentent une catégorie unique de Realis, cette langue mélanésienne différencie, dans le domaine des aspects "realis", pas moins de six cas de figure – ici désignés par les noms de *Parfait*, *Prétérit*, *Accompli*, *Accompli distant*, *Aoriste*, *Statif*. Le fonctionnement particulier associé à chacun de ces marqueurs permet de coder une grande diversité de situations réelles : c'est ainsi que le langage permet de réduire l'infini du monde à un nombre fini de catégories discrètes, aisément manipulables.

Mais notre analyse des marqueurs realis du motlav ne nous permettra pas seulement de mettre à jour une organisation particulière des valeurs d'aspect dans le système grammatical. Ces marques aspectuelles nous permettront, parallèlement, d'observer la façon dont les procès eux-mêmes sont organisés dès le niveau du lexique. Quittant, si l'on veut, le domaine de l'aspect pour celui de l'Aktionsart, nous verrons comment une langue réussit à exprimer n'importe quel procès dans un format conceptuel unique – que nous appellerons *Gabarit standard de procès*. Tout en favorisant une description cohérente des marqueurs aspectuels de cette langue, cette hypothèse du Gabarit révèlera, par la même occasion, un type particulier de stratégie sémantique : indépendamment même de la manière dont ils sont aspectualisés sous forme de prédicats (domaine de la *grammaire*), il apparaît que les événements eux-mêmes, dès le *lexique*, sont conceptualisés différemment selon les langues (cf. "Cognitive packaging", Givón 1991).

[1] Nous remercions particulièrement Antoine Culioli, Francisco Queixalos et Jacques Vernaudon pour les critiques détaillées qu'ils ont bien voulu nous adresser sur ce travail ; nous en avons toujours tenu compte.

Il est probable que cette technique sémantique du Gabarit de procès, sous cette forme ou sous une autre, se retrouve dans un grand nombre d'autres langues. En effet, il s'agirait là d'un moyen extraordinairement efficace, en termes cognitifs, de réduire la multiplicité des procès à un traitement linguistique uniforme et cohérent. À travers des stratégies de ce type, les langues montrent encore une fois leur capacité à maîtriser l'ensemble des possibles, en les rapportant à un nombre extrêmement limité de formes linguistiques.

LE SYSTÈME VERBAL DU MOTLAV : PRÉSENTATION

Le motlav est une langue océanienne – famille austronésienne – parlée au nord du Vanuatu (Mélanésie, Pacifique) par environ 1800 locuteurs. Nous en présenterons ici les caractéristiques les plus pertinentes, pour l'étude aspectuelle qui va suivre.

Morphosyntaxe des pronoms

Comme la plupart des langues mélanésiennes qui l'entourent, le motlav possède pas moins de quinze tiroirs morphologiques d'indices personnels : non seulement, en effet, opère-t-il une distinction entre *nous inclusif* (incluant l'interlocuteur) et *nous exclusif* (l'excluant), mais la catégorie du nombre est aussi particulièrement développée dans le domaine des pronoms, en opposant singulier, duel, triel et pluriel. À côté d'un paradigme de suffixes possessifs, les pronoms personnels ne sont pas des affixes, mais des mots phonologiquement indépendants[2]. Ils ont généralement les mêmes formes, quelle que soit leur fonction[3] : ***no*** 'je/me/moi', ***nēk*** 'tu/te/toi', ***kē*** 'il/elle/le/la', etc.

Le motlav est une langue accusative (*i.e.* non ergative), sans système de voix, et à ordre strict <*Sujet-Verbe-Objet-Circonstant*>. La fonction syntaxique des actants, qu'ils soient nominaux ou pronominaux, est indiquée par leur place dans la chaîne.

(1)	**No**	**m-et**	**nēk.**	'Je t'ai vu.'
	1SG	PFT-voir	2SG	
(2)	**Nēk**	**m-et**	**no.**	'Tu m'as vu.'
	2SG	PFT-voir	1SG	

Le verbe n'est pas fléchi en personne[4], mais l'est en T.A.M. (temps-aspect-mode), comme nous allons le voir.

Le syntagme prédicatif

Si la place de Sujet n'appelle pas de remarque particulière, celle de V dans la formule SVO, doit être davantage précisée. Mieux vaut parler ici de Syntagme Prédicatif (SPrd), pour deux raisons :

---

[2] Ce point est une innovation de quelques langues du nord du Vanuatu ; ailleurs – y compris en mota voisin – les objets sont marqués par un paradigme de suffixes personnels, totalement perdu en motlav.

[3] Toutefois, le pronom ***no*** (1SG), que l'on trouve à toutes les fonctions, prend obligatoirement la forme ***nok*** lorsqu'il est sujet d'un prédicat à l'Aoriste, au Prospectif ou à quelques autres temps non-realis (cf. p.151).

[4] Avec l'exception de l'Aoriste, qui réserve le préfixe ***ni-*** à la 3ème p. du singulier (opp. Ø- partout ailleurs).

"(Syntagme) prédicatif" plutôt que "verbal" : Même si seuls les verbes peuvent prendre des objets, d'autres parties du discours que le verbe sont prédicatives en motlav, langue *omni-prédicative* : notamment les noms, adjectifs, syntagmes locatifs.

"Syntagme (prédicatif)" plutôt que "prédicat" : Le prédicat ne se limite pas nécessairement à sa tête, et se compose souvent de trois éléments distincts :

1) des *marques T.A.M.* (Temps-Aspect-Mode), du moins pour les prédicats "évolutifs" : ceci concerne tous les verbes et adjectifs, et plus rarement les noms.
2) la *tête prédicative* : verbe, adjectif (toujours marqués en TAM) ; nom (rarement marqué en TAM, plutôt prédicat équatif) ; locatif (jamais marqué en TAM)…
3) l'*adjoint du prédicatif*, suivant immédiatement la tête, et modifiant la signification de cette dernière de façon diverse, à la façon d'une épithète[5]. L'adjoint est soit un second verbe, soit un adjectif, soit un nom (objet incorporé), soit un modifieur ("adverbe") spécialisé dans cette position.

La phrase suivante, dans laquelle le SPrd se trouve entre crochets, illustre ces trois catégories. La tête est le verbe ***dēm*** "réfléchir", suivi d'un adjoint transitivant ***veteg*** "laisser", ce qui donne la combinaison ***dēm veteg*** "oublier (volontairement)" ; le tout est dominé par le clitique d'accompli ***mal*** :

(3) **No** [**mal** **DĒM** ***veteg***] **nē-vēygēl** **namundō.**
1SG ACP réfléchir laisser ART-querelle notre
SUJET < *T.A.M.* *tête* *adjoint* > OBJET
'J'ai déjà tiré un trait sur notre querelle.'

Les marques TAM apparaissent soit au début du SPrd (préfixes/proclitiques), soit à la fin (enclitiques), soit prennent la forme de morphèmes discontinus combinant les deux. C'est d'ailleurs grâce à ces derniers que le prédicat peut être facilement délimité : ainsi, il sera encadré par la négation <***et-***… ***te***> ou la marque de Prétérit <***mE-***… ***tō***> :

(4) **No** [**et-** **van** **te**] **M̄otlap.** 'Je ne suis pas allé à Motlav.'
1SG NÉG1- aller NÉG2 Motlav

(5) **Nēk** [**ma-** **van** **veteg** **tō**] **kemem.**
2SG PRÉT1- aller laisser PRÉT2 1EX:PL
'Tu nous as quittés.'

Les prédicats nominaux sont, le plus souvent, soit des prédicats équatifs (*X, c'est le N*), soit des prédicats d'inclusion (*X est un N*) – ce qui implique une stabilité aspectuelle. Dans ce cas, ils reçoivent l'article[6], mais ne prennent aucune marque TAM :

[5] L'Adjoint du Prédicatif en motlav, catégorie morphosyntaxique propre à cette langue et définie sur des critères distributionnels, est présentée avec plus de détails dans François (2000).

[6] Cet article de forme ***nA-*** est obligatoire pour une partie des noms humains au singulier, et pour tous les noms non-humains – non distingués en nombre – chaque fois que ce nom est la tête d'un SN à fonction actancielle (sujet, objet) ou régime de préposition. N'étant pas sensible au critère de définitude ou de référentialité, ce morphème pourrait être décrit comme un article substantivant (Lemaréchal 1991), permettant au nom de désigner une entité, plutôt qu'un simple prédicat qualitatif.

(6) **Kē** [**na-lqōvēn**]. ‘C'est une femme.’ (et non un homme)
3SG ART-femme

Cependant, même si cela est beaucoup plus rare, les noms sont compatibles avec des marques TAM dès lors qu'ils sont dynamisés, i.e. placés dans une perspective aspecto-modale. Le nom, par nature stable aspectuellement, se trouve alors sémantiquement "déstabilisé"[7] – ce qui n'en fait pas pour autant un verbe :

(7) **Kē** [**mal** **lōqōvēn**] **ēgēn !**
3SG ACP femme désormais

‘Ça y est, elle est (devenue) une femme désormais !’ [elle a cessé d'être une jeune fille]

MÉCANIQUE GÉNÉRALE DU SYSTÈME TAM

Le motlav frappe par l'abondance de ses tiroirs morphologiques TAM : près de vingt-cinq marques distinctes entrent dans ce même paradigme[8]. Ce grand nombre de tiroirs correspond à une catégorisation fine des opérations linguistiques : par exemple, là où d'autres langues ne présenteront qu'une seule marque "accompli", le motlav distingue avec précision entre cinq catégories *Aoriste*, *Prétérit*, *Parfait*, *Accompli*, *Accompli distant* ; de même, du côté du non-réalisé, on trouve pas moins de quatre tiroirs *Prospectif*, *Futur proche*, *Futur*, *Potentiel*, à quoi l'on peut ajouter l'Aoriste déjà cité[9].

La négation en paradigme

Les marques TAM dont nous parlons ici entrent toutes dans un seul paradigme, et s'excluent donc les unes les autres. Ceci est également vrai de la négation, laquelle *commute* avec les marques TAM affirmatives, au lieu de s'y combiner. Plus précisément, il faut poser plusieurs tiroirs TAM négatifs, lesquels ne se superposent pas aux TAM affirmatifs, mais peuvent en embrasser plusieurs.

Ainsi, l'Aoriste (8), le Statif (9), le Parfait (10) ou le Prétérit (11) se trouvent tous niés par la même négation ***et-…te*** (12) :

---

[7] En termes culioliens, on pourrait décrire cet effet comme l'introduction d'une "frontière" dans un système qui n'en comportait pas ; métaphoriquement, on passe d'un système en noir et blanc à une structure en nuances de gris. En effet, alors que le prédicat équatif (6) contraste simplement *p* (‘être une femme, si peu que ce soit’ → fermé topologique) à son contraire *p’* (‘ne pas être une femme du tout’), le prédicat nominal TAM (7) permet d'opérer en outre un contraste qualitatif entre la *Frontière* de *p* (‘être une femme, mais pas tout à fait : jeune fille…’) et son *Intérieur* (‘être tout à fait une femme’ → ouvert topologique). D'une façon générale, les marques TAM du motlav semblent opérer sur l'Intérieur (ouvert) de la notion, et sur lui seul – au contraire des prédicats nominaux inclusifs, qui portent sur la notion tout entière (fermé = Intérieur + Frontière).

[8] Il est remarquable que ces catégories sont un des éléments les plus variables entre les langues de la région, pourtant étroitement apparentées. Pour une présentation du système aspectuel de l'araki – langue proche du motlav, parlée au Vanuatu par une poignée de locuteurs, voir François (à paraître).

[9] L'Aoriste sera évoqué brièvement p.169. En quelques mots, ce tiroir présente le procès comme ponctuel, indépendamment de toute détermination aspecto-modale. L'effet d'un tel mécanisme est de rendre la forme verbale sémantiquement dépendante d'un ancrage extérieur, lequel peut être *realis* ou *irrealis* ; voilà pourquoi l'Aoriste ne peut être décrit *a priori* ni comme l'un, ni comme l'autre.

(8)	**Kōyō**	[**mitiy**].		'Ils s'endorm(ir)ent.'	
	3DU	AO:dormir			[AORISTE]
(9)	**Kōyō**	[**<u>ne</u>-mtiy**].		'Ils sont endormis.'	
	3DU	STA-dormir			[STATIF]
(10)	**Kōyō**	[**<u>me</u>-mtiy**].		'Ils se sont endormis.'	
	3DU	PFT-dormir			[PARFAIT]
(11)	**Kōyō**	[**<u>me</u>-mtiy**	**<u>tō</u>**].	'Ils ont dormi.'	
	3DU	PRÉT$_1$-dormir	PRÉT$_2$		[PRÉTÉRIT]
(12)	**Kōyō**	[**<u>ET</u>-mitiy**	**<u>TE</u>**].	'Ils n'ont pas dormi. / Ils ne dorment pas.'	
	3DU	NÉGR$_1$-dormir	NÉGR$_2$		[NÉGATION REALIS]

Comme on le voit, certaines distinctions sémantiques opérées en énoncé affirmatif sont neutralisées par la négation. Cette absence de correspondance terme à terme entre TAM affirmatif et TAM négatif incite à inscrire ces structures négatives au sein du même paradigme, sur le même plan : alors que la plupart des langues combinent entre eux les morphèmes aspectuels et les marques de négation, le motlav opposera dans la même liste *Statif (affirmatif), Parfait (affirmatif), Prétérit (affirmatif)…* et *Négatif realis*.

À d'autres endroits du système, on observe des chevauchements "en tuilages" entre tiroirs affirmatifs et négatifs. Par exemple, alors qu'à l'affirmatif, l'Aoriste peut aussi bien recevoir des valeurs *realis* (ex. narration d'un événement passé) qu'*irrealis* (ex. injonction) – cette ambivalence est rendue impossible avec la négation : une frontière nette sépare alors les deux cas de figure, avec d'un côté la Négation realis (***et-***X ***te***), niant un événement passé, de l'autre le Prohibitif (***tog***), qui consiste à réclamer la non-actualisation d'une action dans l'avenir. Par ailleurs, ce même Prohibitif correspond aussi bien à l'Aoriste qu'à certains emplois du Prospectif : on constate donc une absence générale de coïncidence entre structures affirmatives et négatives.

Si ce phénomène de dissymétrie est typologiquement original, il n'est pas nécessairement surprenant. Il rappelle combien, dans le fonctionnement réel de la communication, prédiquer sur une *absence* de procès (ex. 'ne pas dormir') implique des opérations radicalement différentes de celles qui sont en jeu lorsque l'on prédique positivement sur un procès effectif (ex. 'dormir') : les propriétés sémantiques – notamment aspecto-modales – d'un non-procès ne sont ni les mêmes que celles d'un procès, ni leur simple symétrique[10].

Dans la mesure où ces dissymétries parcourent l'ensemble du système aspectuel motlav, nous les avons réunies dans le *Tableau 1*. Malgré l'intérêt, pour la théorie du langage, de ces phénomènes de non-coïncidence, nous ne les commenterons pas davantage ici, et concentrerons notre analyse sur les formes affirmatives.

[10] En ce sens, les représentations logico-sémantiques qui assimilent la négation linguistique ("ne…pas") à l'opérateur logique de négation (*p* / *~p*) font preuve d'un simplisme excessif. Car s'il est vrai que de nombreuses langues naturelles semblent autoriser une telle analyse – ex. le français, où un énoncé négatif n'est formellement rien d'autre que la combinaison <Négation + positif> *Dors / Ne dors pas* ; *Il a dormi / Il n'a pas dormi* – d'autres systèmes (motlav, wolof, arabe, latin) prouvent son insuffisance explicative.

Inventaire des tiroirs TAM

Le *Tableau 1* recense tous les tiroirs TAM du motlav : dix-huit marqueurs affirmatifs, auxquels répondent sept marqueurs négatifs. Chacun est associé à une marque spécifique, dont nous indiquons ici la forme de référence – généralement la plus fréquente en cas de variations. En gras, figurent les marques qui seront détaillées au cours du présent article.

Tableau 1 – *Marqueurs aspectuels du motlav : non-superposition entre structures affirmatives et négatives.*

AFFIRMATIF		NÉGATIF	
Accompli	*mal …*	‘pas encore’	*et-… qete*
Accompli distant	*mal … tō*		
Statif	*nE-…*	Négatif realis	*et-… te*
Parfait	*mE-…*		
Prétérit	*mE-… tō*		
Aoriste	*(ni-)…*	Prohibitif	*tog …*
Injonction forte	*(ni-)… tō*		
Prospectif	*so (ni-)…*	Négatif futur	*tit-… te*
Futur / Futur proche	*tE-… / tE-… qiyig*		
Potentiel	*tE-… vēh*	Négatif potentiel	*tit-… vēs-te*
Contrefactuel	*tE-… tō en*		
Évitatif	*taple …*	Évitatif négatif	*taple tit-… te*
Rémansif	*… laptō*	‘ne plus’	*et-… si te*
Présentatif statique	*… tō*	Ø	
Présentatif dynamique	*… vatag*		
Focus temporel	*qoyo …*		
Prioritif	*(ni-)… bah en*		

Notes de morphologie

Le tableau précédent indique les formes de référence que nous choisissons pour les marques aspectuelles du motlav. Néanmoins, par souci d'exactitude, il convient de noter les quelques points de morphologie qui suivent. Nous ne mentionnons que les formes de *realis*, qui seront abordées dans cet article.

- Plusieurs préfixes sont cités avec une voyelle majuscule : STATIF ***nE-***, PARFAIT ***mE-***, FUTUR ***tE-***, etc. Il s'agit de ce que nous avons appelé ailleurs (François 1999) une ‘voyelle flottante’, qui se réalise telle quelle devant un bloc de deux consonnes (ex. ***nE-*** + ***myōs*** ‘aimer’ = ***ne-myōs***), mais s'assimile à la voyelle suivante si elle n'est suivie que d'une seule consonne (ex. ***nE-*** + ***gom*** ‘malade’ = ***no-gom***), et s'élide devant voyelle (ex. ***nE-*** + ***ōy*** ‘plein’ = ***n-ōy***).

- L'ACCOMPLI ***mal*** possède une variante familière ***may***.
- L'AORISTE est le seul tiroir qui comporte des variations selon les personnes : *zéro* pour toutes les personnes, sauf ***ni-*** 3SG:AO, et le pronom personnel ***nok*** '1SG:AO'. D'où : ***Nok van*** (**No van*) 'Je vais' ; ***Nēk van*** 'Tu vas' ; ***Kē ni-van*** (**Kē van*) 'Il/elle va', ***Kēy van*** 'Ils/elles vont', etc.
- Le pronom de 1SG ***nok*** (≠ ***no***) n'est pas seulement obligatoire pour l'Aoriste et ses dérivés (Injonction forte, Prospectif, Prioritif), mais aussi les PRÉSENTATIFS et le FOCUS TEMPOREL. Le NÉGATIF REALIS, l'ÉVITATIF, le FUTUR et le STATIF autorisent les deux formes ***no*** / ***nok***, sans différence de sens : ex. ***No*** / ***Nok et-ēglal te.*** 'Je ne sais pas'.

Le motlav n'a pas de temps

Une première observation importante, concernant la sémantique des tiroirs TAM du motlav, est l'absence de référence explicite à un quelconque repère absolu[11], tel que l'instant d'énonciation T_o. Alors que le français *Je dormais* accompagne la valeur aspectuelle de l'imparfait d'une indication temporelle à valeur de passé, les formes TAM du motlav ne permettent jamais de localiser le procès par rapport à l'instant présent. En d'autres termes, le système du motlav ne grammaticalise pas la catégorie du *temps*[12] – ce dernier terme étant pris au sens strict, dans son opposition à l'aspect par exemple.

Ainsi, un syntagme au *Statif* ***No ne-myōs (so mitiy)*** se traduira, en fonction du contexte, tantôt par un présent 'Je veux (dormir)', tantôt par un imparfait 'Je voulais (dormir)'. De même, l'aspect *accompli* situe l'achèvement du procès par rapport à un point de repère qui n'est T_o que "par défaut" ; le fonctionnement normal de l'Accompli est de renvoyer à un instant de référence t_R mentionné dans le contexte proche, et qui peut être aussi bien un instant passé que futur, ou hypothétique, etc. Ainsi, le schéma général correspondant au syntagme accompli ***mal mat*** est '[être] déjà mort à la date t_R' :

(13) **Bōbō nōnōm n-ēh leptō ? – Ohoo, kē mal mat !**
aïeul ton STA-vivre encore non 3SG ACP mourir
'Ton grand-père est toujours vivant ? – Non, il *est* mort.' [$t_R = T_o$]

(14) **Nē-dēmdēm nonon so bōbō nonon mal mat.**
ART-pensée sa CONJ aïeul son ACP mourir
'Il croyait que son grand-père *était* mort.' [t_R *avant* T_o]

[11] Le terme 'absolu' doit être compris à l'intérieur d'un référentiel énonciatif, autrement dit par rapport à l'instant d'énonciation T_o pris comme origine – et non pas dans le sens traditionnel du temps calendaire.

[12] Si cette observation est vraie, alors il devient erroné, ou du moins superflu, de parler des catégories T.A.M. (*Temps*-Aspect-Mode) du motlav. En réalité, la question de savoir s'il faut remplacer TAM par AM (?) dans cette description est un faux débat : l'étiquette TAM est un expédient utile à la communauté des linguistes, pour désigner, dans une langue donnée, les catégories grammaticales marquées sur le prédicat, et référant en général aux *relations que l'énonciateur pose entre les situations et entre les instants* – à charge pour les linguistes de déceler les opérations précises que recouvrent ces marques. Il est non seulement inutile, mais épistémologiquement suspect, de préjuger des catégories que l'on va trouver avant même d'observer les faits empiriques.

(15) **Nēk so van lok me l-ēte itan en, bōbō mal mat !**
2SG PRSP aller encore ici dans-année autre ANA aïeul ACP mourir
'Quand tu reviendras l'année prochaine, grand-père *sera* déjà mort !' [t_R *après* T_o]

(16) **Dokta so tateh tō en, tō bōbō mal mat !**
médecin si non.exister C.FAC ANA alors aïeul ACP mourir
'Si le médecin n'avait pas été là, grand-père *serait* (sûrement) mort !' [t_R *fictif*]

À chaque fois, le moment de référence t_R par rapport auquel le procès *p* (***mat*** 'mourir') est donné comme achevé, se trouve recalculé à partir des situations construites dans le contexte discursif. En lui-même, le marqueur d'accompli ne dit rien de la relation entre ce moment t_R et l'instant d'énonciation T_o, pas plus qu'il n'indique si les deux situations Sit_R et Sit_o prennent place dans le même univers de croyance (ex. 'il est/sera mort') ou dans deux univers distincts (ex. contrefactuel 'il serait mort').

Autrement dit, la référence situationnelle opérée par les marques verbales du motlav fonctionne non pas, comme d'autres langues, sur le mode de la **déixis** (je situe le procès *p* par rapport à Sit_o, situation d'énonciation) mais plutôt sur le mode de l'**anaphore** (je situe le procès *p* par rapport à une situation de référence Sit_R déjà construite).

L'*absence de référence temporelle absolue* caractérise l'ensemble du système verbal : le Futur peut très bien correspondre à un futur-dans-le-passé (***Kē n-ēglal so kē ta-mat.*** 'Il sait qu'il mourra / il savait qu'il mourrait'), etc. Cette mobilité de la référence a également pour conséquence les nombreux effets de sens du Prospectif : en fonction de la situation Sit_R que l'on prend comme point de repère, un énoncé comme ***Kē so ni-van me.*** pourra signifier, entre autres : 'il veut venir', 'il voulait venir', 'il a failli venir', 'il faudrait qu'il vienne', 'il aurait dû venir', 'si jamais il vient', etc.

LES FORMES À RÉFÉRENCE *REALIS* : PRÉSENTATION

Plutôt que de donner un panorama trop bref de tous ces tiroirs TAM, nous proposerons ici une description détaillée du fonctionnement de quelques-unes de ces formes. Par souci de cohérence, celles-ci seront choisies avec un point commun : celui de pouvoir renvoyer à un **procès réel**, ayant lieu (≈ *présent*) ou ayant eu lieu (≈ *passé*) par rapport à Sit_R ; ce sont donc toutes des formes [+realis]. Les TAM *realis* que nous examinerons ici sont le Statif ; le Parfait ; le Prétérit ; l'Accompli ; l'Accompli distant – puis un rapide survol de l'Aoriste.

Le Statif

Statif vs *Parfait*

Le Statif (***nE-***) prédique une propriété *p* du sujet, en éliminant toute référence à des bornes aspectuelles ; il n'indique pas si cette propriété est permanente ou transitoire, ni si elle est le résultat d'un événement. C'est ce qui distingue le Statif (***nE-***) du Parfait (***mE-***) :

(17) **Na-trak mino ne-het.** 'Ma voiture est nulle / en mauvais état.'
ART-voiture ma STA-mauvais *propriété du sujet*

	Na-trak	**mino**	**me-het.**	‘Ma voiture est (tombée) en panne.’
	ART-voiture	ma	PFT-mauvais	*résultat d'un événement*
(18)	**Na-mnē-k**	**ne-lem.**		‘J'ai les mains sales.’
	ART-main-1SG	STA-sale		*propriété du sujet*
	Na-mnē-k	**me-lem.**		‘Je me suis sali les mains.’
	ART-main-1SG	PFT-sale		*résultat d'un événement*

Comme on le voit, la différence sémantique entre Statif et Parfait peut être tantôt importante, tantôt ténue. Ce dernier cas concerne particulièrement les verbes qui renvoient nécessairement, par leur sémantisme, à des propriétés temporaires ; ainsi, sur le modèle des "mains sales/salies", on constate une synonymie de fait entre les énoncés ***Tita no-gom*** ‘Maman est malade’ et ***Tita mo-gom*** ‘Maman est tombée malade’, car une maladie correspond normalement à un procès contingent dans le temps[13].

Inversement, lorsque le lexème est compatible avec une interprétation non-bornée, c'est généralement une valeur ‘intemporelle’ que recevra le Statif :

(19)	**N-ēm̄**	**nonoy**	**na-lawlaw.**	‘Leur maison est rouge.’
	ART-maison	leur	STA-rouge	

Pour ces derniers radicaux, le Parfait imposerait une interprétation dynamique, obligeant à reconstituer un événement particulier susceptible de mener à un tel état résultant. Cela cause parfois des difficultés d'interprétation[14] :

(20)	? **N-ēm̄**	**nonoy**	**ma-lawlaw.**	‘?? Leur maison a rougi / est devenue rouge.’
	ART-maison	leur	PFT-rouge	

Dans le cas d'un agent externe – ex. maison peinte en rouge par qqn – le Parfait imposerait une tournure active, avec l'agent comme sujet :

(21)	**Kēy**	**m-ilil**	**lawlaw**	**n-ēm̄**	**nonoy.**
	ils	PFT-peindre	rouge	ART-maison	leur

‘Ils ont peint en rouge leur maison [*donc* elle est rouge].’

Ainsi, alors que le Statif prédique une propriété *p* non-agentive, et sans perspective temporelle (cf. *La porte est ouverte*), le Parfait présente cette propriété *p* sous la forme d'un état résultant, à travers le procès qui en est à l'origine (cf. *J'ai ouvert la porte*).

Statif et type de procès

Le Statif est la forme que prennent usuellement les prédicats **adjectivaux**[15] : lorsqu'il s'agit de prédiquer une couleur (*X est rouge, noir*), une forme (*X est rond…*), une qualité morale (*X est aimable, colérique*), un état (*X est malade, joyeux, triste*), seul le Statif est employé. Toute autre marque TAM, et pas seulement le Parfait, a pour effet immédiat de

[13] Autres exemples fréquents : ***Kē ne-mtiy*** ‘il dort (il est endormi)’ / ***Kē me-mtiy*** ‘il dort (il s'est endormi)’ ; ***Na-tqe-k ni-sis*** / ***mi-sis*** ‘J'ai le ventre rassasié’ ; ***No-momyiy n-ak*** / ***m-ak kē*** ‘Elle a froid’…

[14] Dans une telle phrase, un sujet comme ***Na-mta-y*** ‘leurs yeux’ aurait posé moins de problèmes, car il est culturellement admis que les yeux peuvent subir un processus de rougissement (froid, maladie, fatigue…) ; il est plus difficile d'imaginer un processus selon lequel une maison rougirait spontanément.

[15] Adjectifs et verbes se distinguent, en motlav, non par leur comportement en position de prédicats, mais par leur place dans le syntagme nominal : seuls les adjectifs peuvent remplir directement la fonction d'épithète.

placer cette propriété *p* dans une perspective temporelle (*X est aveuglé, X sera égoïste*) ; quoique toujours autorisé, ce cas est moins fréquent avec les adjectifs.

Parmi les **verbes** proprement dits, seuls une poignée de verbes d'état sont régulièrement conjugués au Statif[16], ex. ***mtiy*** 'dormir, être endormi', ***myōs*** 'vouloir, aimer, avoir envie / besoin', ***ēglal*** 'savoir' :

(22)	**No**	**ne-myōs**	**nēk.**	'J'ai besoin de toi / Je t'aime.'
	1SG	STA-vouloir	2SG	
(23)	**Kē**	**n-ēglal.**		'Il est au courant / Il le sait.'
	3SG	STA-savoir		

En revanche, les verbes dynamiques (ex. *aller*, *courir*, *dire*, *couper…*) sont normalement **incompatibles** avec cette marque de Statif – sauf dans deux cas. Premièrement, il arrive quelquefois que certains verbes [+dynamique] [+agentif], dans une de leurs acceptions lexicales, perdent l'un de ces sèmes, et désignent un état ; ils prennent alors exceptionnellement la marque de Statif ***nE-*** [17]:

(24)	**Kē**	**<u>ni</u>-tēy**	**nē-qētēnge.**	'Il s'empare d'un bâton.'	
	3SG	AO-tenir	ART-bois		*action*
	Kē	**<u>nē</u>-tēy**	**nē-qētēnge.**	'Il a un bâton à la main.'	
	3SG	STA-tenir	ART-bois		*état*
(25)	**Frank**	**<u>me</u>-lep !**		'C'est Frank qui l'a pris !'	
	Fr.	PFT-prendre			*action*
	Frank	**<u>ne</u>-lep !**		'C'est Frank qui prend !' (à la pétanque)	
	Fr.	STA-prendre			*état*

Statif et fréquentativité

Le second cas qui autorise l'association entre verbe dynamique et marque de Statif, est lorsque le radical verbal se trouve **rédupliqué**. Entre autres significations, la réduplication verbale reçoit une valeur fréquentative (habituel). Ex. avec un verbe d'état ou un adjectif :

(26)	**Tita**	**<u>ne</u>-mtiy**	**hōw**	**agōh.**	'Maman est en train de dormir là.'
	mère	STA-dormir	en.bas	ici	(*donc ne la réveille pas*)
	Tita	**<u>ne</u>-mtimtiy**	**hōw**	**agōh.**	'Maman a l'habitude de dormir là.'
	mère	STA-dormir:DUP	en.bas	ici	(*je présente les lieux*)
(27)	**Kē**	**<u>ne</u>-mhay.**			'C'est déchiré.'
	3SG	STA-déchiré			

[16] Cependant, contrairement à ce que pourrait faire croire une classification stricte en types de procès, ces mêmes verbes d'état sont tout à fait compatibles – à l'instar des adjectifs – avec les autres marques TAM, moyennant une interprétation dynamique : ex. ***No m-et no-totgal nōnōm, tō nok <u>mōyōs</u> nēk*** 'En voyant ta photo, je me suis mis à t'aimer [aimer+AOR]' ; ***Vap van hiy kē, tō kē ni-<u>ēglal</u>*** 'Dis-le lui donc, qu'il le sache' [savoir+AOR].

[17] Le verbe ***ak*** 'faire' en est un autre exemple : étant [+dyn] et [+agtf], il est incompatible avec le Statif. Pourtant, on trouve ***n-ak*** (faire+STATIF) dans une poignée d'expressions exprimant les *états* physiques, toutes organisées selon un schéma <La faim… me "fait"> : ex. ***Na-matmayge <u>n</u>-ak no !*** 'Le sommeil me fait (i.e. j'ai envie de dormir)'. En dehors de ces expressions, on n'entend jamais ****No n-ak…*** ('Je fais+STATIF').

Kē	**ne-mhamhay**	**towoyig.**	'Ça se déchire facilement.'
3SG	STA-déchiré:DUP	facile	

Lorsqu'il est appliqué à des verbes dynamiques, ce procédé a pour effet de les **recatégoriser** en verbes statifs. En effet, alors que ***gen*** 'manger (*trans.*)' présente une valeur télique incompatible avec ***nE-***, la forme réduplique ***gengen*** 'avoir l'habitude de manger (qqch)' devient une propriété aspectuellement homogène – c'est pourquoi on peut la rencontrer au Statif[18] :

(28) **No ne-gen nē-mrēit.* *'Je mange (en gén.) un morceau de pain.'
1SG STA-manger ART-pain *sémelfactif* → procès dynamique → *Statif

No ne-gengen nē-mrēit. 'J'ai l'habitude de manger du pain.'
1SG STA-manger:DUP ART-pain *réduplication = fréquentatif* → propriété stative

(29) **Kē no-hohole metemten.** 'Elle parle volontiers aux gens.'
3SG STA-parler:DUP affable *qualité*

(30) **Na-tmat aē hag gēn, kē nu-wuwuh n-et.**
ART-diable il.y.a DIR là 3SG STA-tuer:DUP ART-personne
'Il y a un monstre là-haut, qui massacre les hommes.'

Schéma du Statif

Il est possible de récapituler ces remarques en un schéma général :

STATIF – À l'intérieur d'une situation de référence Sit_R – et sans rien dire d'autres situations – je caractérise le sujet S par une propriété homogène *p*.

Le Parfait

Nous venons d'observer les différences entre le Statif et le Parfait. Marqué par le préfixe ***mE-***, le Parfait a pour fonction d'annoncer la survenue d'un nouvel événement dans la situation de référence (Sit_R)[19]. Contrairement à l'Aoriste – cf. p.169 – la situation de référence associée au Parfait est nécessairement "réelle", i.e. pourvue d'une valeur de vérité : construire un prédicat au Parfait, c'est affirmer quelque chose du monde. Cette valeur de *realis* se double d'un mécanisme précis, que nous allons voir.

Procès achevé ou procès en cours ?

Souvent, le Parfait correspond à la définition usuelle du parfait en typologie linguistique : il marque un état résultant à la suite d'un procès achevé.

[18] Les verbes ainsi répliqués peuvent également se rencontrer à l'Aoriste, avec le même (?) sens fréquentatif. Cependant, l'Aoriste [+ réduplication] peut également renvoyer à une occurrence de procès apparemment unique, à valeur inaccomplie ('être en train de') ; cette ambiguïté n'existe pas au Statif. Ex. ***Nok gengen nē-mrēit*** 'J'ai l'habitude de manger du pain (*fréquentatif*) / Je suis en train du manger du pain (*sémelfactif inaccompli*)'.

[19] Ce terme est ici plus adéquat que "situation d'énonciation", car il ne s'agit pas nécessairement du moment T_o où se situe l'énoncé, mais peut correspondre à n'importe quelle situation préconstruite dans le contexte (cf. *supra* "Le motlav n'a pas de temps").

(31) **Wō ige tenī geh tō en, ba-hap ? Kēy mē-vēy-gēl ?**
QUEST PERS:PL pleurer PL PRSF ANA pour-quoi 3PL PFT-RÉCIP-outrager
'Les gens, là, pourquoi pleurent-ils ? *Ils se sont disputés* ?'

Néanmoins, il s'en faut de beaucoup que les Parfaits du motlav soient toujours rendus, en français, par un temps du passé ; souvent, le motlav utilisera un Parfait là où d'autres langues auraient fait appel à un présent. Ainsi, la façon la plus usuelle d'indiquer où se trouve qqn/qqch à un instant donné, est d'employer le Parfait d'un verbe de mouvement (ex. ***ma-van*** 'est allé')[20] :

(32) **Ave imam ? – Kē ma-van lē-tqē.**
où père 3SG PFT-aller dans-jardin
'Où est papa ? – Il est au jardin. [*lit.* il est allé au jardin]'

(33) **Ave na-gasel mino ? – Pēlēt ma-van tēy hay l-ēm̄.**
où ART-couteau mon Fred PFT-aller tenir dedans dans-maison
'Où est mon couteau ? – Il est dans la maison.
[*lit.* Fred l'a emporté dans la maison].'

Et de fait, les deux langues font appel à deux stratégies tout à fait différentes pour encoder le réel. Là où le français choisit souvent de référer, avec le présent, au procès *en cours* en Sit_R, le motlav a plutôt pour principe d'analyser la situation comme le **résultat d'un franchissement préalable**. Ainsi – pour donner un exemple simple – là où le français dira *Il est jaloux de moi*, le motlav tournera systématiquement par un Parfait ***Kē ma-matwolwol hiy no***, qu'on peut gloser 'Il a conçu de la jalousie envers moi' ; de même, *J'ai faim* sera ***Na-maygay m-ak no*** 'La faim m'a saisi', etc.

(34) **No-momyiy ma-qal no.** 'J'ai la fièvre [*lit.* le froid m'a atteint]'
ART-froid PFT-toucher 1SG

(35) **Kē me-hey na-savat nōnōm !** 'Il porte [*lit.* il a mis] tes sandales !'
3SG PFT-porter ART-sandale ton

(36) **M-akteg ?** 'Que se passe-t-il
[*lit.* Que s'est-il passé] ?'
PFT-faire.quoi

Le système du motlav fonctionne sans véritable équivalent de notre "présent" : le plus souvent, la référence à une propriété *p* de Sit_o ne se fait pas directement par une mise en scène de *p* (ex. 'il porte tes sandales'), mais de façon médiate, par la mention du passage préalable de *p'* à *p* ('il a mis tes sandales').

Ce mécanisme présente une conséquence importante. En effet, le Parfait motlav pointe sur le passage d'un instant t_1 caractérisé par "absence de *p*" (ex. 'ne pas rire') à un instant t_2 caractérisé par "présence de *p*" (ex. 'rire') ; en outre, par sa valeur de *realis*, il rattache explicitement ce passage $t_1 \rightarrow t_2$ ('il a éclaté de rire') à la situation de référence Sit_R : autrement dit, si l'on considère le procès *p* "rire", on observe que le Parfait permet de *dire quelque chose* de sa borne **initiale** (= permet de la localiser par rapport à Sit_R).

[20] Comme nous le verrons plus loin (cf. p.162), ces énoncés au Parfait impliquent sans ambiguïté que le X qui "est allé" s'y trouve encore ; dans le cas contraire, il faudrait employer le Prétérit (***mE-… tō***).

En revanche, rien n'est dit de la borne **finale** de ce procès. Par conséquent, les formes de Parfait restent parfois ambiguës quant à savoir si l'action en question est accomplie ou inaccomplie :

(37) **Kē** **mē-yēyē** **mat** **kē** **aē !**
3SG PFT-rire mourir 3SG ADV:ANA

'Elle en est morte de rire !' [*n'indique pas si elle rit encore ou si elle a fini de rire*]

(38) **Kē** **me-gen** **nō-mōmō** **qay !**
3SG PFT-manger ART-poisson cru

a) 'Ça alors ! Il a mangé du poisson cru !'
b) 'Ça alors ! Il est en train de manger du poisson cru !'

Cette ambiguïté du Parfait apparaît essentiellement avec les verbes dits "d'activité" (Vendler) ou "verbes denses" (Culioli), car ils sont à la fois atéliques[21] – d'où la compatibilité avec la valeur inaccomplie – et bornables – d'où la possibilité de l'accompli.

Des événements sans déroulement ?

Ce fonctionnement du Parfait n'est pas exceptionnel dans le système du motlav. Comme d'autres faits le confirment, la plupart des formes verbales de cette langue semblent sémantiquement réduire le procès à un seul point, ou plus précisément mentionner ce procès à travers un **instant unique de franchissement**. Selon le type-de-procès en jeu, ce franchissement marque l'entrée dans un nouveau processus (borne initiale, valeur "inchoative"), ou bien son achèvement (borne finale). On peut proposer le tableau suivant, montrant les correspondances entre Aktionsart et borne en jeu :

Tableau 2 – *Correspondances entre le type-de-procès du prédicat et l'incidence des opérations aspectuelles en motlav*
(tous TAM confondus)

type de procès (Vendler)	**borne initiale** *valeur inchoative* <P' → P>	**borne finale** *valeur terminative* <P → P'>	**exemple**
état	+	–	***boel*** 'être en colère'
activité	+	+	***hohole*** 'parler'
accomplissement	–	+	***gen*** 'manger (TR.)'
ponctuel	–	+	***qēsdi*** 'tomber'

Ce tableau constitue une généralisation de nos observations sur le Parfait, à tous les TAM de la langue. Sans pouvoir ici le démontrer dans le détail, on peut en effet soutenir que toute forme verbale en motlav met en jeu non pas un procès dans son extension,

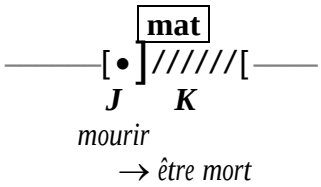
[21] Plus précisément, on sait que la télicité, pour les verbes transitifs, se calcule à partir de la combinaison Verbe + Objet : en fr., *manger du poisson* est [-télique], mais *manger deux poissons* / *le poisson* est [+télique]. En motlav, l'article ***nA-*** des noms (ici ***nō-mōmō***) ne marque ni la définitude ni le nombre, et a la particularité de ne pas coder l'opposition dense/discret. Par conséquent, l'énoncé (38) présente en réalité deux niveaux d'ambiguïté, sur l'objet *et* sur le verbe. Si l'objet est contextuellement *discret* (***nō-mōmō*** 'un/le poisson'), alors le prédicat devient sémantiquement télique, et le franchissement marqué par le Parfait concerne normalement sa borne finale – d'où une valeur d'accompli ('Il a mangé le p.!' / **Il est en train de manger le p.*). En revanche, si ce même objet est interprété comme *dense* (***nō-mōmō*** 'du poisson'), alors le procès 'manger du poisson' désigne une *activité*, et le Parfait portera plutôt sur la borne initiale ; il en résulte l'ambivalence que nous signalons, entre action accomplie ou inaccomplie.

mais un unique point crucial ; la nature de ce point crucial, i.e. borne initiale ou finale, est calculable à partir du sémantisme (Aktionsart) du prédicat[22] – moyennant certaines ambiguïtés. Par exemple, l'Accompli marquera la phase initiale d'un procès *p* si c'est un verbe d'état (ex. ***Kē mal boel*** 'Ça y est, il est en colère !') – mais la phase finale d'un verbe d'accomplissement (***No mal gen !*** 'Ça y est, je l'ai mangé') ou d'un verbe ponctuel (***Kē mal qēsdi !*** 'Ça y est, il est tombé') ; enfin, les deux interprétations seront possibles avec un verbe d'activité : ***Kē mal hohole*** 'Ça y est, il a commencé à parler' OU 'Ça y est, il a parlé'. On observe cette même répartition presque partout ailleurs dans le système (Parfait, Accompli, Aoriste, Futur, etc.)[23].

Si l'on met à part le Statif, qui par définition ne met aucune borne en jeu, il n'y a donc guère de TAM qui travaille sur l'intériorité d'un intervalle temporel (cf. anglais 'He is laughing/ He has been laughing…'). Au contraire, il semble que le seul concept opératoire, dans l'ensemble de ce système verbal, soit la *borne qualitative*, i.e. le passage discret de *p'* à *p* (ou de *p* à *p'*). Qu'il s'agisse du Parfait, du Prétérit, de l'Aoriste, etc., le *déroulement* d'un procès n'a aucune manifestation linguistique en motlav, il n'est pas une notion pertinente ; ce qui joue un rôle, dans les opérations de codage morphologique, c'est davantage le basculement instantané entre deux phases perçues comme qualitativement distinctes (ex. *p'* 'il ne riait pas' → *p* 'soudain il s'est mis à rire'), et en elles-mêmes dépourvues de durée.

Franchissement d'une borne et problème de traduction

Une dernière remarque s'impose au regard du *Tableau 2* ci-dessus. Dans une certaine mesure, la classification des prédicats en types-de-procès est indissociable du problème de la traduction. Nous pensons précisément au schéma fréquent, selon lequel un procès J télique (*accomplissement* ou *ponctuel*) débouche normalement sur un **état résultant**, qui peut lui-même être conçu comme un procès à part entière (noté K) ; dans ce cas, K désigne un état. Par exemple, la borne finale de l'action ponctuelle 'mourir' (J) n'est autre que la borne initiale de l'état 'être mort' (K). Dans ces conditions, il est difficile de savoir quelle traduction convient le mieux au lexème motlav ***mat*** : en effet, qu'on le considère comme un *ponctuel* (J 'mourir') ou comme un *état* (K '[être] mort'), il présentera le même comportement [*Tableau 2*]. Ainsi, le Parfait ***Kē ma-mat*** 'il est mort' fera référence à un seul et même instant, à savoir la borne finale de J = la borne initiale de K.



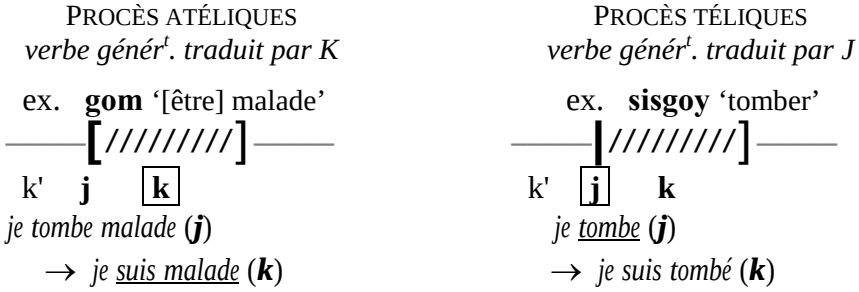
[22] Francisco Queixalos nous signale des faits très similaires en sikuani, langue de Colombie : "[L'accompli] marque le franchissement d'une borne. Mais cette borne est préférentiellement *finale* dans les [prédicats] dynamiques, et préférentiellement *initiale* dans les statiques." (comm. pers.) Voir aussi n.24 pour le tahitien.

[23] Du point de vue de la théorie de l'aspect, ces observations empiriques ne sont pas si étonnantes. On sait en effet qu'un procès homogène (atélique) atteint son terme qualitatif dès son premier instant, alors que celui d'un procès hétérogène (télique) est atteint après le passage de la borne finale. Une fois de plus, les structures originales du motlav grammaticalisent des tendances qui sont, en réalité, typologiquement bien représentées dans le monde.

Le même raisonnement serait valable pour quantité d'autres verbes intransitifs : ***mtiy*** doit-il être traduit comme un verbe télique ‘s'endormir’ (J) ou comme un état ‘être endormi’ (K) ? ***hey*** signifie-t-il ‘revêtir’ ou ‘porter (des habits)’ ? ***mtēmteg*** ‘prendre peur’ ou ‘avoir peur’ ? ***qagqag*** ‘blanchir’ ou ‘être blanc’ ? Si elles sont révélatrices de phénomènes réels, ces questions sont cependant posées en termes européocentriques : en effet, ces distinctions aspectuelles, qui sont lexicalisées en français, ne correspondent à aucune catégorisation en motlav ; ce ne sont que des effets de traduction. Dans tous les cas, on a **un verbe unique réfèrant au basculement J → K**, sans qu'il soit possible de désigner ce point plutôt comme la borne finale de J, ou comme la borne initiale de K[24].

Par souci de cohérence, on pourrait imaginer de traduire tous les verbes d'état, au niveau du lexique, comme des verbes ponctuels (ex. ***mat*** ‘mourir’) dont la valeur stative (‘mort’) serait le résultat d'un calcul en énoncé… à moins de décider exactement l'inverse, i.e. traduire tous les verbes intransitifs comme désignant lexicalement un état (ex. ***mat*** ‘mort’), sachant que plusieurs morphèmes TAM sélectionneront, en énoncé, la borne initiale de ces verbes (valeur inchoative ‘mourir’). En l'absence d'arguments formels, une telle décision serait de toute façon arbitraire.

D'une façon générale, nos diverses observations autour des verbes motlav suggèrent l'hypothèse suivante. Dans cette langue, **tout procès verbal fonctionne comme la combinaison entre, d'une part, un événement ponctuel *j***, sans extension temporelle, **et d'autre part, un état homogène *k* faisant suite à cet événement**, et plus ou moins étendu dans le temps. Selon le cas, la traduction française la plus courante pour tel verbe V sera centrée sur l'événement *j*, ou bien sur l'état *k* ; mais il ne s'agit là que d'un effet de traduction, ne correspondant à rien dans les structures du motlav[25].



Dorénavant, nous désignerons par *j* l'événement ponctuel (franchissement d'une borne) en jeu dans une forme verbale donnée, et par *k* la propriété stable qui en résulte, et ce, quelle que soit la nature supposée – télique ou atélique – du verbe en question. Ceci permettra une description homogène des marqueurs aspectuels, comme le motlav même nous y incite.

Un franchissement aspecto-modal

Non seulement le Parfait ne se superpose exactement à aucun des temps du français (présent ou passé composé), mais certaines observations incitent même à ne pas réduire

[24] Des intuitions très comparables ont été proposées par Jacques Vernaudon à propos du tahitien, autre langue océanienne : "*Ua* [marque de parfait] évoque systématiquement un processus accompli qui engendre un état résultant (…) Savoir si la notion [verbale] est *a priori* statique (*verbe d'état*) ou dynamique (*verbe d'action*) n'a pas grande importance ; associée à *ua*, elle évoquera immanquablement une première étape dynamique et une étape résultante statique" (Vernaudon 1999: 76).

[25] Nous reviendrons sur cette importante découverte dans notre Synthèse (cf. p.171).

son fonctionnement à un schéma chronologique. En effet, dans certains énoncés au Parfait – certes marginaux – le schéma de passage [*k'* → *k*] ne correspond pas tant à un basculement dans le temps entre un avant et un après, qu'à un **contraste modal** entre, d'un côté, une propriété *k'* à laquelle on pouvait s'attendre, et son contraire *k* effectivement constaté. De cette façon, le Parfait ***mE-*** permet parfois de coder une *valeur de surprise* :

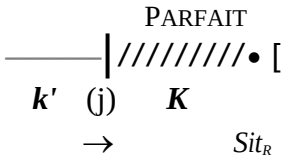
(39) **Aqōh !** **Ne-vet** **<u>ma</u>-hal !** ‘Ça alors ! La pierre, elle flotte !’
EXCL ART-pierre PFT-flotter

(40) **Kōyō** **<u>mē</u>-gēl** **mi** **nēk !** ‘Ils sont en train de se moquer de toi !’
3DU PFT-outrager avec toi

Outre que ces deux énoncés se traduisent par un présent, ils se laissent difficilement décrire en termes de borne aspectuelle. Ce que code le Parfait en (39), ce n'est pas tellement une évolution dans le temps (ex. ‘la pierre ne flottait pas, puis elle s'est mise à flotter’), mais plutôt un contraste fort entre une situation attendue (*k'* : une pierre ne devrait pas flotter) et une situation réelle, paradoxale.

Cette dernière remarque incite à décrire le Parfait motlav comme la mise en œuvre d'une opération abstraite, pas nécessairement temporalisée, sur un prédicat *k*. Cette opération pourrait être glosée de la façon suivante :

> **PARFAIT** – En admettant comme point de départ (temporel ou modal) une propriété *k'*, j'affirme que le basculement vers la propriété opposée *k* a effectivement eu lieu dans la réalité, de telle façon que cette propriété *k* caractérise désormais la situation de référence Sit_R.



Nous examinerons plus loin les différences entre Parfait et Prétérit, et notamment la question de la "pertinence présente".

Le Prétérit

Le Prétérit semble morphologiquement dérivé du Parfait, puisqu'il prend la forme d'un morphème discontinu <***mE-*… *tō***> ; cependant, l'extrême diversité et l'extrême abstraction des valeurs de ***tō***, empêchent d'analyser davantage cette combinaison. Ceci ne nous empêchera pas d'opposer Prétérit et Parfait du point de vue du sens.

Questions de télicité

Aussi fréquent dans le discours que le Parfait, le Prétérit consiste à référer à un **procès révolu en Sit_R**. Avec les verbes d'état et d'activité, le Prétérit implique que le procès *k* a eu lieu dans le passé, mais n'a plus cours actuellement. Le contraste est alors net avec le Parfait, lequel signifie, avec ces mêmes verbes, un procès en cours :

(41) **Imam** **mo-boel** **nēk.** ‘Papa est en colère contre toi.’ [PARFAIT]
père PFT-irrité 2SG

Imam **<u>mo</u>-boel** **<u>tō</u>** **nēk.** ‘Papa a été en colère contre toi.’ [PRÉTÉRIT]
père PRÉT1-irrité PRÉT2 2SG (mais il ne l'est plus, c'est terminé)

(42) **Kēy** **m-in** **na-ga.** ‘Ils sont en train de boire du *kava*.’ [PARFAIT]
3PL PFT-boire ART-kava

Kēy **<u>m</u>-in** **<u>tō</u>** **na-ga.** ‘Ils ont bu du *kava*.’ [PRÉTÉRIT]
3PL PRÉT1-boire PRÉT2 ART-kava (implique que la cérémonie est finie)

On pourra représenter la différence Parfait/Prétérit, du moins pour ces verbes atéliques, sous la forme suivante :

Prétérit des procès atéliques :
la borne finale du procès est franchie

PARFAIT
——[/////////• [
K
*il est en colère (**k**)*

PRÉTÉRIT
——[////////]—— •
K ***k'***
*il est en colère (**k**)*
→ *il n'est plus en colère (**k'**)*

Cependant, le terme "révolu" ne doit pas être pris comme synonyme d'accompli. En effet, on a déjà vu que la valeur d'accompli – i.e. franchissement de la borne *finale* du procès – était déjà assumée, dans certains cas, par le Parfait. Ainsi, si l'on observe les verbes téliques (*accomplissement*, *ponctuel*), on constatera que les deux marques impliquent le franchissement de la borne finale. Cependant, alors que le Parfait se situe clairement comme état résultant du procès *j*, le Prétérit implique nécessairement que *le résultat est lui-même révolu* :

(43) **Na-gasel** **en,** **no** **<u>me</u>-lveteg** **hay** **l-ēm̄** **qañyis.**
ART-couteau ANAPH 1SG PFT-poser dedans dans-maison cuire
‘Le couteau, je l'ai laissé dans la cuisine (> *et il s'y trouve encore*)’ [PARFAIT]

(44) **Na-gasel** **en,** **no** **<u>me</u>-lveteg** **<u>tō</u>** **hay,** **ba** **kē** **me-qleñ.**
ART-couteau ANAPH 1SG PRÉT1-poser PRÉT2 dedans mais 3SG PFT-disparu
‘Le couteau, je l'avais laissé à l'intérieur, mais il a disparu.’ [PRÉTÉRIT]

Cet emploi typique du Prétérit mérite que l'on s'y arrête. En effet, il oblige à remettre en cause la représentation sémantique qui chercherait classiquement à localiser les bornes mêmes de l'action *p* exprimée par le verbe (***lveteg*** ‘poser, laisser’). Dans cette formalisation traditionnelle, on cherchera à encadrer le procès de ‘poser’ par une borne gauche et une borne droite, puis à concevoir un état résultant stabilisé[26] :

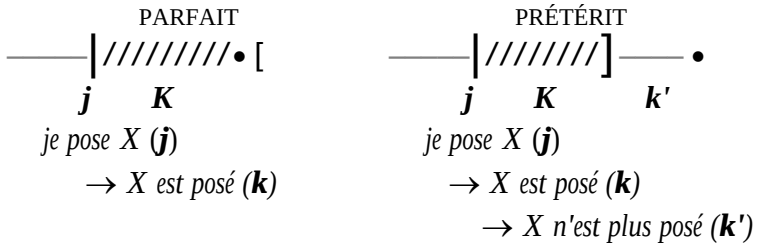
?? ——[\\\\]/////[——
P
je pose
→ *le c. est posé*

[26] Cette représentation est notamment adoptée par Guentchéva (1990: 50).

En réalité, dans la continuité du raisonnement que nous avons tenu précédemment [cf. p.158], il faut constater que la borne *gauche* des procès téliques ne correspond à rien dans les structures linguistiques du motlav : par exemple, aucune marque aspectuelle ne permet de désigner le premier instant[27] d'une action comme ‘poser’, ‘boire un verre’, ‘s'asseoir’, ‘mourir’ ; et il serait abusif et/ou ethnocentrique de faire figurer cette borne gauche dans les représentations, sous prétexte qu'elle est "prévue par la théorie". Ces procès téliques n'existent jamais autrement que par leur *dernier instant* (=leur borne droite), et c'est bien ce dernier instant que désignent, sans ambiguïté, toutes les formes de ces verbes. Par conséquent, un verbe aussi ordinaire que ***lveteg*** ne désignerait pas le procès de ‘poser’ dans toute son extension (prendre l'objet, avancer le bras vers un endroit, lâcher l'objet, puis retirer le bras…), mais pointerait directement sur l'instant t_i où l'objet est posé, i.e. commence-à-être-posé : ce qui apparaît comme le "dernier point" d'un procès télique (J), encore une fois, n'est autre que le "premier point" d'un autre procès (K), caractérisé par la stabilité.

Dans ces conditions, le schéma du Parfait en (43) mérite d'être redéfini en fonction, non pas de préjugés théoriques, mais des structures de la langue motlav. On dira alors que le "procès" télique *j* ‘poser’ n'est rien d'autre que le point initial d'une situation *k* aspectuellement stable, définie par ‘le couteau est posé’. Selon nous, le procès véritablement en jeu dans les calculs aspectuels n'est pas *j*, mais son résultat *k*. Alors que le Parfait (43) signifie que l'état *k* est encore valide, le Prétérit (44) marque que l'on a ***franchi la borne finale de l'état résultant*** :

Prétérit des procès téliques :
la borne finale de l'état résultant est franchie



Verbes de déplacement et localisation dans l'espace

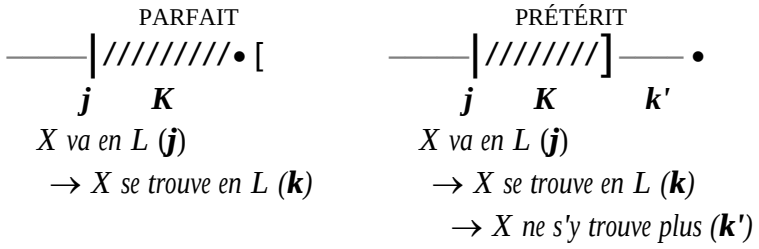
Ce dernier schéma permet également de rendre compte d'un type très fréquent d'énoncés, mettant en jeu des verbes de déplacement dans l'espace, ex. ***van*** ‘aller’. De façon systématique, le Parfait de ces verbes (ex. ***ma-van*** ‘est allé’) implique que le sujet se trouve encore, en Sit_R, à l'endroit de destination ; alors que le Prétérit (ex. ***ma-van tō***) implique qu'il n'y est plus :

[27] Non seulement aucune marque ne peut désigner le premier instant d'un procès comme ‘poser’, mais en outre le motlav ne permet pas de pointer sur l'intérieur de ce qui, en français, correspondrait à l'*intervalle* de ce procès télique (ex. ‘il est en train de poser’) : tant que l'on se situe *avant* l'instant unique J, on devra employer un Futur ou un Prospectif. C'est là un argument suffisant pour considérer que J se réduit, pour tous les verbes du motlav, à une unique borne instantanée – borne finale de ce qui, en français, est un procès étendu dans le temps.

(45)	**Tita**	**ma-van**	**l-ēm̄yoñ.**		'Maman est allée à l'église (*elle y est encore*)'
	mère	PFT-aller	dans-église		
(46)	**Tita**	**<u>ma</u>-van**	**<u>tō</u>**	**l-ēm̄yoñ.**	'Maman est allée à l'église (*elle n'y est plus*)'
	mère	PRÉT1-aller	PRÉT2	dans-église	

Tout se passe donc comme si un procès télique du type *j* 'aller (dans un lieu L)' avait pour état résultant *k* 'se trouver (en L)'. Et s'il est vrai que Parfait et Prétérit impliquent tous deux l'accomplissement de *j* – dans les deux cas, le sujet a atteint sa destination L – en revanche leur différence porte sur l'état résultant *k*, tantôt toujours valide en Sit_R (Parfait), tantôt en rupture avec Sit_R (Prétérit).

Prétérit des verbes de mouvement



Au passage, on notera que les énoncés au Parfait, type (45), sont la stratégie la plus fréquente pour indiquer où le sujet se trouve en Sit_R[28]. Quant au Prétérit (46), il peut renvoyer à n'importe quel procès passé, qu'il soit très récent ou très ancien ; il est compatible avec une interprétation sémelfactive et un complément de temps ('X s'est rendu à tel endroit aujourd'hui / hier / l'année dernière…') – mais aussi avec une interprétation itérative/notionnelle[29] ('X s'est déjà rendu là au moins une fois par le passé', ex. 'Il a été en Australie')[30].

Limites sémantiques de l'état résultant

Dans de nombreux cas, le contraste entre Parfait et Prétérit peut être aisément décrit selon le fonctionnement que nous venons d'évoquer :

- pour les verbes atéliques, le Prétérit marque le franchissement de la **borne finale du procès** lui-même ;
- pour les verbes téliques, le Prétérit marque le franchissement de la **borne finale de l'état résultant *k*** associé à l'événement *j*.

Malgré la limpidité d'une telle description, on se trouve vite confronté, pour les verbes téliques, au problème des limites de cet état résultant *k*. Lorsque le verbe *j* débouche normalement sur un état lui-même transitoire, les limites de *k* sont généralement assez faciles à identifier :

---

[28] C'est ce que nous avons vu avec les exemples (32) et (33) ci-dessus.

[29] Cf. la distinction "*token-focussing* vs. *type-focussing* event reference" (Dahl 2000).

[30] Sur ce dernier point, noter l'emploi de l'Accompli chaque fois que le voyage en question est culturellement prévisible (préconstruit). Ex. ***No <u>mal</u> van Vila*** 'Ça y est, moi je suis déjà allé à la capitale Vila' [comme il arrive souvent aux gens de Motlav → *préconstruit culturel* → ACCOMPLI] ≠ ***No <u>ma</u>-van <u>tō</u> Ostrelia*** 'Moi je suis déjà allé en Australie dans ma vie' [voyage trop rare pour être présenté comme normal dans une vie → le procès n'est pas préconstruit → PRÉTÉRIT]. Voir p.165.

Tableau 3 – *Quelques verbes téliques **j** dont l'état résultant **k** présente des limites claires*

verbe	*événement **j***	*résultat **k*** (PARFAIT)	*résultat **k** terminé → **k'*** (PRÉTÉRIT)
van	je vais qqpart	j'y suis	je n'y suis plus
qul	je colle X	X est collé	X n'est plus collé (s'est décollé)
leg	j'épouse X	X est mon épouse	X n'est plus mon épouse (divorce)
mtiy	je m'endors	je dors	je ne dors plus
hey	j'enfile (habit)	je porte (habit)	j'ai porté (habit), mais je l'ai enlevé
qleñ	je perds X	X est perdu / disparu	X est retrouvé / réapparu

Néanmoins, il arrive souvent que cet état résultant ne soit pas aussi facile à interpréter : par exemple, après que j'ai "brûlé une lettre", le résultat *k* sera une affectation définitive de l'objet (destruction de la lettre), si bien que la "fin" de ce résultat *k* sera complexe à définir. D'une façon générale, les procès qui posent ce type de problème sémantique peuvent être décrits comme des *procès irréversibles*.

État résultant et pertinence argumentative

Or, l'étude de ces cas particuliers révèle des liens intéressants entre aspect et argumentation. Le locuteur choisira de se placer à l'intérieur (Parfait) ou à l'extérieur (Prétérit) du résultat *k*, selon la façon dont il cherche à représenter la situation Sit_o, ou dont il désire orienter son argumentation. Dans ce cas de figure, la notion stricte de validité ou non-validité de l'état *k* (ex. il dort / il ne dort pas) doit laisser place à une notion plus flexible, celle de *pertinence argumentative*.

D'une façon générale, l'emploi du Parfait présente la situation de référence Sit_R (généralement Sit_o) comme inscrite dans la continuité de l'état résultant *k*, alors que le Prétérit signalera un hiatus, une discontinuité entre *k* et Sit_R. Ce critère de continuité dépendra souvent des éléments en jeu dans l'énoncé, ex. actants, circonstants :

(47) **Ēgnō-n** **me-psis** **na-pyam** **vōyō.**
épouse-3SG PFT-enfanter ART-jumeau deux
'Sa femme a accouché de deux jumeaux.'
[*ils sont toujours en vie, donc ceci permet de décrire Sit_R*] → PARFAIT

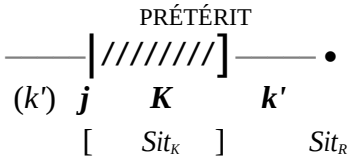
(48) **Ēgnō-n** **me-psis** **tō** **l-ēm̄gom.**
épouse-3SG PRÉT1-enfanter PRÉT2 dans-hôpital
'Sa femme a accouché à l'hôpital.'
[*elle en est sortie maintenant, donc ceci ne permet pas de décrire Sit_R*] → PRÉTÉRIT

À strictement parler, ces deux énoncés qui renvoient au même procès (un accouchement) devraient avoir autant d'actualité l'un que l'autre. Cependant, il s'avère que cette actualité est recalculée en fonction des éléments centraux – rhématiques, informatifs – mis en avant par l'énonciateur. Si l'élément central permet d'*inférer* correctement une propriété effective de Sit_R (ex. 'cette femme a deux enfants jumeaux'), alors on se placera à l'intérieur de l'état résultant *k*, et on emploiera le Parfait ; si, au contraire, l'énonciateur désire *bloquer cette inférence* sur Sit_R (car 'la femme est encore à l'hôpital' n'est pas vrai en Sit_R), alors il marquera une rupture au moyen du Prétérit.

Schéma du Prétérit

En résumé, le fonctionnement du Prétérit peut être présenté comme suit :

> **PRÉTÉRIT** – J'affirme que la situation de référence Sit_R fait suite à (au moins) une situation réelle Sit_K, désormais révolue, au cours de laquelle était vérifiée la propriété homogène *k* ; celle-ci correspond soit directement à un verbe atélique *k*, soit à l'état résultant d'un verbe télique *j*.
> La discontinuité ainsi posée entre Sit_K et Sit_R, renvoie soit à des propriétés objectives (fin d'un état), soit à une divergence dans l'orientation argumentative.



L'Accompli

L'Accompli (***mal*** ~ ***may***) consiste à affirmer que l'événement ponctuel *j*, associé à un état stable *k* dont il est le premier point, a *déjà eu lieu* avant la situation de référence Sit_R, et qu'il ne reste donc plus à accomplir. Ce mécanisme précis, comme nous allons le voir, met en jeu une **prédication préconstruite**.

Accompli et franchissement d'une borne

Le terme d'Accompli, si on le prend à la lettre, peut faire croire qu'il désigne toujours le franchissement de la borne *finale* d'un procès. Et de fait, ceci se vérifie dans de nombreux cas :

(49)	**Na-raes**	**ōk ?**	**No**	**<u>may</u>**	**gen !**	‘Le riz ? Ça y est, je l'ai mangé !’
	ART-riz	ANA	1SG	ACP	manger	

Cependant, ceci ne concerne que les procès téliques, comme c'est le cas pour ***gen*** (‘manger [un objet précis]’). Dans la lignée de ce que nous avons constaté plusieurs fois jusqu'à présent, d'autres verbes mettent en jeu, dans le mécanisme de franchissement, non pas leur borne finale, mais leur borne initiale. C'est ainsi que l'Accompli de verbes statifs comme ***boel*** ‘être en colère’ ou ***mtiy*** ‘dormir’ reçoit, si l'on veut, une valeur "inchoative" :

(50)	**Tētē**	**<u>mal</u>**	**mitiy.**	‘Ça y est, le bébé dort / s'est endormi !’
	bébé	ACP	dormir	

Pour les verbes d'activité, l'énoncé est parfois ambigu :

(51)	**Ige**	**susu**	**<u>may</u>**	**laklak !**	a) ‘Ça y est, les enfants se sont mis à danser.’
	PERS:PL	petits	ACP	danser	b) ‘Ça y est, les enfants ont fini de danser.’

Ceci est cohérent avec nos observations précédents – cf. le tableau 2 p.157 – et ne nécessite pas de nouveau développement ; il suffit de noter que l'Accompli travaille sur l'événement ponctuel *j* (plutôt que sur l'état *k*) impliqué par le lexème verbal.

Des procès déjà construits par le contexte

La caractéristique principale de l'Accompli, qui permet de le distinguer des autres marques ‘realis’ (Parfait, Prétérit, Statif…), est de comporter la mention à une prédication préconstruite. À la manière de sa glose française *<u>Ça y est</u> P*, l'Accompli consiste à

reprendre un procès déjà virtuellement attendu, pour en affirmer l'effectuation : *Ça y est, l'événement P qui était prévu ou prévisible, a déjà eu lieu en* Sit_R.

Le cas typique est lorsque l'interlocuteur envisage explicitement qu'un procès devrait avoir lieu à un moment imprécis dans le futur, et qu'on l'informe que c'est déjà fait :

(52) **Hiqiyig so ni-vēhge van mayanag. – Ohoo, no <u>may</u> vēhge !**
quelqu'un PRSP 3S-demander DIREC chef non 1SG ACP demander

'Quelqu'un devrait aller demander au chef… – Inutile, je l'ai déjà fait !'

Cependant, pour que fonctionne le mécanisme de l'Accompli, il n'est pas nécessaire que le procès virtuel ait été explicité dans le contexte immédiat. Le plus souvent, il est simplement suggéré par la situation, ou par la connaissance encyclopédique sur le monde.

Toute situation particulière comporte un certain horizon d'attente, i.e. un ensemble de procès tous rendus plus ou moins prévisibles par les actions déjà entamées. Par exemple, déposer des aliments au four suggère automatiquement la représentation du procès (encore virtuel) "c'est cuit" ; c'est pourquoi la forme normale de l'assertion correspondante sera à l'Accompli :

(53) **<u>Mal</u> monog !** '*Ça y est*, c'est cuit !'
ACP cuit

De même, un voyage à un endroit laisse présager l'instant de l'arrivée ; verser de l'eau dans un récipient crée forcément l'attente du moment où il sera rempli, etc. Plus généralement, le commencement d'une activité implique qu'on en atteindra tôt ou tard le terme final, et c'est ainsi que le verbe ***bah*** 'finir' se rencontre généralement avec l'Accompli :

(54) **Nēk so sese se ? – Ohoo, <u>mal</u> bah, no <u>mal</u> ñayñay.**
2SG PRSP chanter encore non ACP finir 1SG ACP essouflé

'Tu veux continuer à chanter ? – Non ! Ça suffit, je suis épuisé.'

Les rares fois où ***bah*** se trouve avec le Parfait, c'est qu'une situation était faite pour durer éternellement, et ne devait pas se terminer ; ex. ***Nē-bē te-le-wel <u>ma</u>-bah !*** 'L'eau du puits s'est tarie !'. Autrement dit, l'Accompli est requis si le procès en jeu est *déjà construit* par le contexte [*Ça y est, il a fait P comme prévu*] ; dans le cas contraire, il s'agit d'un procès inattendu, et c'est le rôle du Parfait de présenter les événements comme entièrement nouveaux, voire comme paradoxaux [*Ça alors ! il a fait P !*][31].

Dans de nombreux cas, les motifs pour lesquels un procès est préconstruit sont d'ordre culturel : une situation donnée est normalement associée à un ensemble cohérent d'actions. Par exemple, sachant qu'un mariage à Motlav est traditionnellement accompagné de danses à un moment ou à un autre, il sera usuel d'entendre une phrase comme la suivante au cours de la journée des noces – même si les danses elles-mêmes n'ont pas été mentionnées explicitement dans le contexte[32] :

---

[31] En reprenant la terminologie de Paillard (1992), on dira que le Parfait ***mE-*** sert à *construire* un nouveau procès ["*En* Sit_R *il y a un P*"] ; avec l'Accompli ***mal***, le procès est déjà construit, et se trouve simplement *spécifié / localisé* ["*Le P se trouve en* Sit_R"]. L'Accompli effectue donc une opération d'anaphore ("fléchage") – qu'il s'agisse d'une anaphore contextuelle ou associative.

[32] On pourrait citer d'innombrables exemples de ce genre de présuppositions, fondées sur le partage de mêmes habitudes et références culturelles. Ex. le rythme quotidien des trois repas, des deux 'douches', du travail au champ, des prières à l'église… rendent très fréquentes les phrases à l'Accompli, du type "*Tu as déjà mangé / pris ta douche / fait ta prière…?*" En français, la préconstruction de ces procès est codée par

(55) **Kēy** **<u>may</u>** **laklak,** **si** **tateh** **qete ?**
3PL ACP danser ou pas encore

'Est-ce que les danses ont déjà commencé, ou pas encore ?'

Inversement, ce même énoncé sera étrange en dehors des jours de fête, car il repose sur le présupposé qu'une danse était prévue. Si l'interlocuteur n'était pas au courant, il montrera probablement sa surprise, ex. *Quoi ? Mais je n'étais même pas au courant qu'il devait y avoir des danses, moi !* ; ce dernier type de réponse, on le sait, est généralement un bon test pour déceler les présupposés.

Le même type de présupposition se rencontre non seulement dans la temporalité restreinte d'une journée, mais dans une durée plus large comme celle d'une vie. Ainsi, sachant qu'il est culturellement reconnu comme *normal*, dans la vie d'une personne, de se marier, d'avoir des enfants ou de visiter au moins une fois la capitale (Vila), les énoncés correspondants seront toujours à l'Accompli [cf. n.30 p.163]. Parallèlement, la négation de ces événements prévisibles ne se fera jamais avec le Négatif realis ***et-… te*** (ex. *il n'est pas marié*), mais avec le Négatif de l'Accompli ***et-… qete*** (ex. *il n'est pas encore marié*) :

(56) **Kē** **<u>mal</u>** **visipsis,** **si** **tateh** **qete ?**
3SG ACP enfanter:DUP ou pas encore

'Elle a déjà eu des enfants (*au moins une fois*), ou pas encore ?'

(57) **Bōbō** **mino** **<u>mal</u>** **mat.** 'Mon grand-père est déjà mort / il n'est plus.'
aïeul mon ACP mort

En revanche, si un procès particulier n'est pas habituel, autrement dit s'il n'est pas culturellement préconstruit, l'emploi de l'Accompli est exclu, et on lui préférera le Parfait ou le Prétérit. La différence est claire : alors que l'Accompli affirme "le procès P a eu lieu <u>*comme il était prévisible*</u>", les deux autres marques ne comportent pas cette présupposition, et présentent au contraire le procès P comme entièrement nouveau.

Accompli vs. *Parfait*

Inversement, des procès qui sont "prévisibles" à l'échelle d'une vie (ex. mariage, mort) peuvent tout à fait se donner comme "imprévus" dans des circonstances particulières. Ainsi, l'énoncé (57) est utilisé lorsque l'interlocuteur, éventuellement plusieurs années après le décès de mon aïeul, m'interroge sur son sort : on se trouve alors projeté sur une longue échelle, et ma réponse consistera à dire "Ça y est, il a déjà quitté ce monde [comme il arrive tôt ou tard]…" ; en revanche, ce même énoncé (57) est exclu si l'on présente ce décès comme une nouvelle imprévue "Grand-père vient de décéder [alors que nous ne nous y attendions pas de si tôt]". Par conséquent, si je dois annoncer la nouvelle d'un décès, je suis obligé d'utiliser le Parfait :

(58) **Bōbō** **mino** **<u>ma</u>-mat !** 'Mon grand-père est mort !'
aïeul mon PFT-mort (*annoncé comme une nouvelle*)

De la même façon, on opposera le fait d'être marié ou non – qui est prévisible et donc associé à l'Accompli – à la mention d'un procès particulier, dans un énoncé comportant des éléments nouveaux (ex. le nom de l'époux, etc.) ; dans ce dernier cas, on ne travaille

---

le possessif sur l'objet (ex. *J'ai pris <u>ma</u> douche* : procès préconstruit ≠ *J'ai pris <u>une</u> douche* : non-préconstruit).

plus sur du préconstruit, mais sur du purement informatif, d'où le Parfait :

(59) **Ithi-k** **<u>may</u>** **leg.** (?? *me-leg*) 'Mon frère est déjà marié [ça y est].'
frère-1SG ACP marié

Ithi-k **<u>me</u>-leg** **mi** **na-lqōvēn** **qagqag** **vitwag.** (?? *may leg*)
frère-1SG PFT-marié avec ART-femme blanc un

'Mon frère est marié avec une femme Européenne [*ça y est].'

Loin de s'opposer, les deux derniers énoncés peuvent tout à fait figurer dans le même contexte. D'une façon générale, il est tout à fait commun de reprendre un Accompli au moyen d'une seconde proposition au Parfait ou au Prétérit, mais *jamais* à l'Accompli. Une phrase à l'Accompli ne peut être reprise par un second Accompli qu'en cas de redondance / paraphrase – ou si chacun des énoncés, individuellement, s'articule de la même façon au contexte[33].

Valeur exclusive de l'Accompli et effets argumentatifs

Pour finir, on notera que l'Accompli en motlav s'accompagne souvent d'un ton de *reproche*. En effet, ce type d'énoncés ne se contente pas d'informer sur l'accomplissement d'un procès, mais consiste également à **exclure ce même procès dans l'avenir** ; il en résulte souvent un ton polémique, qui prendra la forme d'un refus, d'un hochement de tête, d'une négation dans le reste de la phrase, etc. Par exemple, un locuteur emploiera l'Accompli pour décliner une invitation à manger, en énonçant :

(60) **Ohoo !** **No** **<u>may</u>** **gengen.** 'Non merci, j'ai déjà mangé.'
non 1SG ACP manger (*et je n'ai pas l'intention de recommencer*)

En revanche, s'il veut simplement dire qu'il a déjà pris son repas, sans que cela implique le refus d'une invitation, il emploiera le Prétérit plutôt que l'Accompli :

(61) **No** **<u>me</u>-gengen** **<u>tō</u>** **l-ēm̄,** **ba** **na-tqe-k** **et-sis** **galsi** **te.**
1SG PRÉT1-manger PRÉT2 dans-maison mais ART-ventre-1SG NÉG1-rempli bien NÉG2

'J'ai déjà mangé chez moi, mais c'est vrai que je ne suis pas tout à fait rassasié…'

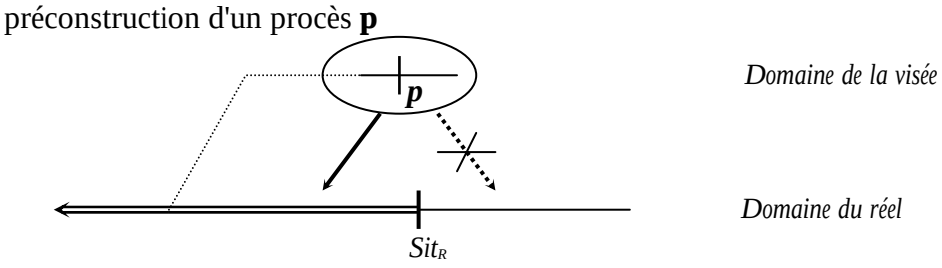
Du point de vue des opérations linguistiques, ces remarques peuvent se résumer comme suit :

> **ACCOMPLI** – Le procès P, que le contexte général (croyances des uns ou des autres, connaissance encyclopédique sur le monde…) rendait prévisible à un moment ou à un autre de l'avenir, a en réalité *déjà eu lieu* au moment considéré (Sit_R), et n'a *plus lieu d'être* désormais. J'affirme donc que le procès P, préconstruit, est totalement <u>présent</u> avant Sit_R, et totalement <u>absent</u> après Sit_R.

Pour représenter ce mécanisme par un schéma, il est nécessaire de poser au moins deux domaines ou axes : d'un côté, le domaine du réel, centré sur Sit_R et sur l'énonciateur S_o ; de l'autre, le domaine de la *visée*, et qui constitue le monde virtuel tel qu'il pouvait être envisagé par un sujet S_x – ce dernier désignant soit l'interlocuteur, soit l'instance abstraite (contexte, habitudes…) considérant le procès *p* comme prévisible.

[33] Ainsi, dans l'ex.(54), les deux verbes ***bah*** 'finir' et ***ñayñay*** 'être fatigué' étaient suggérés par le contexte ; c'est le seul cas où l'on peut trouver deux Accomplis successifs.

ACCOMPLI



L'Accompli Distant

Sans entrer dans les détails, nous illustrerons ici une combinaison particulière de marques, que l'on rencontre peu souvent : la marque d'Accompli ***mal*** (~ ***may***) et le post-clitique ***tō***. Comme nous jugeons aventureux, dans l'état actuel de l'analyse, d'attribuer une signification stable à ce ***tō***, nous considérons qu'on peut parler, encore une fois, d'un morphème discontinu ***mal… tō*** marquant l'ACCOMPLI DISTANT.

Ce dernier comporte globalement le même mécanisme que l'Accompli usuel, mais y ajoute un **jugement subjectif de grande distance temporelle**, entre la date du procès *p* et la situation Sit_R. La meilleure traduction de cette structure est du type *P (a eu lieu) depuis longtemps* – ou mieux encore : *Cela fait longtemps que P !*

(62) **Ēntēl van ēgē ! Ne-met <u>mal</u> mah <u>tō</u> !**
1IN:TRI aller vite ART-marée AD1 sec AD2

'Dépêchons-nous (d'aller à la pêche) ! *Cela fait longtemps que* la marée est basse !'

Bien entendu, la "distance temporelle" dont il est question n'a pas de valeur absolue (du type 24 heures…), et correspond à un jugement modal de l'énonciateur. Il est important de bien voir que cette 'distance' n'est pas seulement une caractéristique secondaire du procès, à la manière des "Distal pasts" de certaines langues amérindiennes [forme de passé utilisé dans les mythes, etc.]. Dans le cas de l'A.D. du motlav, cette distance temporelle est le rhème même de l'énoncé, elle est placée au centre de l'attention par l'énonciateur[34].

L'Aoriste

Le manque de place nous empêchera de détailler ici le fonctionnement de l'Aoriste (marqué par 3SG ***ni-***). Le tableau suivant donne un aperçu de ses nombreuses valeurs sémantiques[35], et de la difficulté de les rassembler autour d'un mécanisme unitaire. Sauf mention du contraire, nous prenons comme exemple un syntagme de type *Bébé*

[34] Ceci est prouvé par l'incidence du diminutif verbal ***su*** (adj. 'petit'). Au lieu d'introduire un degré dans la notion verbale, comme il le fait par ailleurs (ex. au Parfait ***Kē mu-su boel*** 'il est un peu en colère'), ce diminutif ***su***, lorsqu'il est combiné à un Accompli Distant, introduit un degré dans le jugement de distance temporelle (ex. ***Kē <u>mal</u> su boel <u>tō</u> !*** 'Ça fait déjà un petit moment qu'il est en colère' – et non **Ça fait longtemps qu'il est un peu en colère*).

[35] Cette diversité n'est peut-être pas si surprenante, lorsque l'on connaît la malléabilité des mécanismes liés à ce que Culioli (1978) appelle l'aoristique. Voir les nombreux emplois de l'Aoriste wolof (Robert 1996).

dormir$_{\text{Aor}}$ [***Tētē*** + ***mtiy***] et proposons une glose approximative pour chaque type d'emploi.

Tableau 4 – *Les dix valeurs de l'Aoriste : panorama*

Forme du radical	***Valeurs***	***Équivalent français***
verbe *réduplíqué* ex. *Tētē* ***ni-mtimtiy***.	*générique* *itératif* *imperfectif*	'Un bébé, ça dort.' 'Bébé a l'habitude de dormir.' 'Bébé est en train de s'endormir.'
verbe *simple* ex. *Tētē* ***ni-mtiy***.	*dépendance / subord.* *narration* *hypothèse* *imminence* *injonction* *désidératif* *acte performatif*	'(Il faut / J'ai peur…) que bébé dorme.' 'Bébé s'endormit.' 'Que bébé s'endorme, et …' 'Voilà que bébé s'endort !' 'Que bébé dorme !' [ex. *Nok van !*] 'J'aimerais partir.' [ex. *Nok vēwē nēk.*] 'Je te remercie.'

Si nous mentionnons l'Aoriste dans cet article sur les morphèmes *realis*, c'est que certains de ses emplois sont compatibles avec une interprétation *realis*, i.e. la référence à un procès ayant réellement (eu) lieu. D'un côté, la combinaison Aoriste + réduplication renvoie bel et bien à des procès réels – même si leur caractère itératif ou générique leur conserve une part de virtualité ; de l'autre côté, l'emploi de l'Aoriste en récit (y compris récit réel) implique également la référence à des événements effectifs, situés avant le point de référence Sit_{R}.

Néanmoins, comme le tableau le suggère, l'Aoriste comporte également de nombreux emplois *irrealis* (hypothèse, injonction, imminence…), si bien qu'il est exclu de placer ce temps sur le même plan que les autres TAM déjà cités. Alors que Statif, Parfait, Prétérit, Accompli, comportent tous intrinsèquement une référence à une situation réelle Sit_{R} (realis), l'Aoriste reste fondamentalement ambigu sur ce point, et n'appartient clairement ni au domaine du *realis* [≈ Indicatif] ni à celui de l'*irrealis* [≈ Subjonctif]. Ce temps marque précisément une forme de "décrochage énonciatif" par rapport à la situation de référence, et ne prend de valeur précise qu'en fonction du contexte où se trouve la proposition : par une sorte de mimétisme, l'Aoriste sera – en gros – realis s'il se trouve dans un contexte realis, mais irrealis dans les autres cas.

En tout cas, lorsque le point de repère correspond à la situation d'énonciation (Sit_{o}), l'Aoriste <+verbe simple> ne peut en aucun cas renvoyer ni à un procès en cours (présent), ni à un procès achevé (passé). Par conséquent, il ne risque pas d'empiéter sur le fonctionnement des TAM que nous avons détaillés dans cet article, si bien que nous mettrons ici un terme à son évocation.

SYNTHÈSE : LA MÉCANIQUE DE L'ASPECT EN MOTLAV

Au terme de cette présentation, il est utile de résumer les principales caractéristiques techniques des verbes en motlav, telles que nous avons pu les observer.

Absence de temps

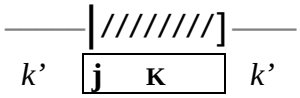
Premièrement, le motlav n'a pas de temps : aucune forme verbale, quelle qu'elle soit, ne donne d'information explicite sur la relation entre le procès et l'instant d'énonciation T_o. Les morphèmes TAM du motlav ne font qu'établir une relation entre le procès et une situation de référence Sit_R, présente dans le contexte. Faute d'autres indices contextuels, Sit_R pourra correspondre à Sit_o, mais c'est loin d'être toujours le cas.

Un gabarit standard de procès

L'apport principal de notre analyse, si elle est juste, est d'avoir démontré que tout le système du motlav repose sur ce que l'on pourrait appeler un **gabarit standard de procès**. En effet, cette langue présente cette originalité remarquable, que tous les prédicats verbaux, sans exception, obéissent à un formatage conceptuel identique au niveau du lexique.

Le schéma est le suivant. Comme nous l'avons démontré, tout lexème verbal peut être décrit comme l'association de deux éléments distincts, adjacents l'un à l'autre :

- un **événement ponctuel**, que l'on nommera ***j*** : hétérogène, télique, sans épaisseur temporelle. Correspond au franchissement d'une borne qualitative entre deux états distincts (k' → k), et l'entrée dans un "Intérieur" [approx. 'devenir *p*'].
- un **état durable**, aspectuellement stable, nommé ***k*** : homogène, atélique. Correspond à un ouvert topologique (Intérieur)[36], dans la continuité de l'événement *j* [approx. 'être *p*'].



Tout se passe comme si tous les verbes du motlav présentaient, au bout du compte, un *schéma d'Aktionsart standard*. Alors que la plupart des langues distribue ses lexèmes en verbes notionnellement téliques (ex. *s'endormir*) *vs.* verbes notionnellement atéliques (ex. *dormir*), le motlav réunit ces deux caractéristiques dans des lexèmes uniques. Ainsi, un verbe comme ***mtiy***, si on le considère au niveau du lexique (i.e. avant toute actualisation en énoncé), pourra renvoyer virtuellement aux deux phases *j* et *k* d'un même procès global : phase télique *j* = 's'endormir' [*devenir endormi*] ; phase atélique *k* = 'dormir' [*être endormi*]. La question de savoir si ***mtiy*** doit se traduire préférentiellement par *j* ou par *k* est un problème de traduction, et ne correspond pas aux structures du motlav.

On pourrait montrer que tous les verbes de cette langue se coulent dans le même moule sémantique ('Aktionsart-ique') au niveau du lexique :

---

[36] Comme on le voit, le motlav ne permet pas, en temps normal, de travailler sur la "frontière" aspectuelle, au sens de Culioli (ex. fr. *La viande est en train de cuire.*) : soit l'on se place directement dans l'Intérieur [=*k*], soit l'on envisage l'entrée dans cet Intérieur [=*j*], sans qu'aucune marque linguistique ne permette de préciser si l'on vient de l'Extérieur ou de la Frontière. Les prédicats nominaux inclusifs semblent fonctionner différemment (n.7 p.148).

Tableau 5 – *Tous les lexèmes prédicatifs s'articulent en une phase télique* ***(j)*** *et une phase atélique* ***(k)***

Lexème	**j**	**k**	Lexème	**j**	**k**
mat	mourir	être mort	***lep***	prendre	avoir en main
mlēglēg	noircir	être noir	***myōs***	s'enticher de	aimer, vouloir
gen	manger *x*	avoir mangé *x*	***van***	se rendre en L	se trouver en L
gengen	se mettre à manger (*intr*.)	manger (*intr*.)	***gom***	tomber malade	être malade

Des logiques aspectuelles différentes selon les langues

Lorsque le verbe est traditionnellement traduit, en français, plutôt dans sa phase *j* (ex. ***gen***, ***lep***, ***van*** dans le Tableau 5), alors une première description sémantique parlera de verbe télique, suivi de son état résultant *k* ('avoir mangé', 'avoir pris', 'être allé'…) ; inversement, chaque fois que le verbe se rend généralement, au niveau du lexique, par un verbe atélique *k* (ex. ***mlēglēg***, ***myōs***, ***gom***, ***gengen***…), alors on décrira la phase *j* comme la phase initiale du procès, et l'on cherchera à y voir une forme d'inchoatif. En réalité, si ce type de classification est en effet très utile dans une première phase de la recherche[37], il est clair qu'elle se fonde uniquement sur la traduction. Si l'on se place du point de vue des structures propres à la langue motlav, rien ne permet d'opposer des verbes téliques à des verbes atéliques : dans cette langue, *le trait de télicité est inopérant au niveau du lexique*.

En revanche, un trait tel que la télicité du procès redevient pertinent à partir du moment où le lexème se retrouve inscrit en énoncé, combiné aux morphèmes TAM. En effet, selon le tiroir TAM auquel le verbe se trouvera conjugué (Parfait, Statif, Aoriste…), l'énoncé travaillera soit sur la phase *j* du lexème, soit sur sa phase *k*, soit sur les deux. En d'autres termes, si l'on reprend l'opposition classique entre Aktionsart (du côté du lexique) et Aspect (en énoncé), on dira que le motlav, contrairement aux langues européennes, n'opére aucune distinction lexicale dans le domaine de l'Aktionsart ; cette langue concentre tous les calculs sémantiques [procès ±télique, ±ponctuel, ±statique] dans le strict domaine de l'aspect, c'est-à-dire dans les opérations marquées par les morphèmes TAM.

Nous nous contenterons d'un exemple simple. Le français oppose sémantiquement, dès le niveau du lexique, le verbe *s'endormir* au verbe *dormir* ; avant même de les observer en énoncé, on sait que le premier sera [+télique], le second [-télique] : ces informations sur le type-de-procès sont stockées dans le lexique, et correspondent à ce qu'on appelle l'Aktionsart. En motlav, ces deux verbes se traduisent par un même lexème ***mtiy***, qui ne comporte donc pas en lui-même ces informations ; en revanche, ce sont les marques TAM qui sélectionneront soit la phase télique, ponctuelle *j* de ce procès (ex. Accompli ***kē mal mitiy*** 'il s'est endormi'), soit sa phase atélique et stative *k* (ex. Statif ***kē ne-mtiy*** 'il dort'). Ainsi, alors que le français associe le trait [+télique] au niveau du lexique (ex. *s'endormir*), le motlav l'attribue au niveau des morphèmes grammaticaux (ex. l'Accompli).

[37] Nous l'avons nous-même mise à profit tout au long de cet article : cf. le Tableau 2 p.157, qui cherchait à classer les énoncés motlav en fonction des catégories typologiques proposées par Vendler.

Les morphèmes TAM

Il devient alors possible de résumer en quelques mots le fonctionnement des morphèmes TAM que nous avons passés en revue dans cet article, en fonction de leur incidence sur le *gabarit standard de procès* <**J, K**>, tel que nous venons de le présenter :

- le **Statif** sélectionne exclusivement la propriété ***k*** :
  "La situation Sit_R est telle que le sujet X présente la propriété stable *k*".
- le **Parfait** met en jeu à la fois ***j*** et ***k*** :
  "Sit_R est telle que X, à la suite de l'événement *j*, présente la propriété stable *k*".
- le **Prétérit** met en jeu la propriété ***k*** :
  "Sit_R est telle que X a présenté la propriété *k*, mais ne la présente plus".
- l'**Accompli** met en jeu l'événement ***j*** :
  "Je localise l'événement *j*, contextuellement préconstruit, avant Sit_R et non après".
- l'**Accompli distant** met en jeu l'événement ***j*** :
  "Je localise l'événement *j*, contextuellement préconstruit, longtemps avant Sit_R".
- l'**Aoriste** met en jeu l'événement ***j*** :
  "J'envisage l'événement *j* comme le développement immédiat d'une situation virtuelle Sit_V, sans rien dire des relations entre Sit_V et Sit_R."

Il serait intéressant d'observer les opérations mises en œuvre par la vingtaine d'autres TAM du motlav ; et en particulier, de voir comment le Gabarit standard s'accommode des marques *irrealis* ou de la négation.

Chronologie et traits pertinents

Pour finir, il importe de souligner la diversité des facteurs en jeu dans le système aspectuel d'une langue. En particulier, il serait regrettable de vouloir restreindre d'emblée la portée de l'observation, en jugeant nécessaire de définir *a priori* la nature de l'aspect verbal – par exemple, en posant une définition de l'aspect telle que "chronologie interne du procès". Malgré un légitime souci de limiter le champ de la description, on encourrait alors le risque de passer à côté de nombreux critères explicatifs, indispensables à une bonne interprétation du système verbal en termes fonctionnels.

Ainsi, s'il est vrai que la chronologie interne du procès joue un rôle central dans la définition des marqueurs TAM du motlav, on a vu que ce facteur temps s'associait souvent à d'autres variables sémantiques : type de procès et nature de l'objet (Aktionsart) ; événement préconstruit dans le contexte [cf. *Accompli*] *vs* entièrement informatif [cf. *Parfait*] ; valeurs modales [cf. *Accompli Distant*, *Parfait*] et argumentatives [cf. *Prétérit*, *Accompli*] ; statut énonciatif et rapport au réel [cf. *Aoriste*], etc.

Ces paramètres n'ont pas seulement montré leur fertilité dans la description des marqueurs TAM eux-mêmes ; au bout du compte, ils ont également permis de décrire un système verbal original, frappant à la fois par le foisonnement de ses distinctions sémantiques, et par la cohérence interne de ses mécanismes. En particulier, on admirera la façon dont tous les lexèmes de la langue se conforment à un même Gabarit standard de procès, avant d'entrer dans les opérations grammaticales qui les inscrivent dans le discours[38].

---

[38] Ces observations, que nous avons d'abord effectuées sur le motlav, semblent confirmées par le fonctionnement d'autres langues du Pacifique – ex. wallisien, tahitien (Polynésie – cf. ici n.24 p.159),

CONCLUSION

Au cours de notre analyse de l'aspect en motlav, les observations opérées antérieurement sur d'autres langues se sont avérées utiles dans une première phase heuristique, en nous suggérant des tests pour identifier divers sèmes tels que [statif], [télique], [présence d'une frontière], [présence d'un préconstruit], etc. Tandis que certains de ces sèmes se sont avérés non pertinents – et n'ont donc pas à être retenus pour la description de la langue – d'autres, au contraire, traversent le système verbal du motlav. Pour ne prendre qu'un seul exemple, on aura observé que si les *procès téliques* mettent bien en jeu leur borne finale, en revanche, ce qui correspondrait – dans les langues européennes, et partant dans la plupart des théories de l'aspect – à leur borne initiale, n'a aucune pertinence dans les structures propres de la langue ; c'est pourquoi nous avons exclu cet élément de nos représentations, en dépit même des postulats que pourraient poser certaines théories généralistes (du type "Tout procès télique doit être borné à gauche *et* à droite").

De cette façon, nous pensons avoir illustré la possibilité de dégager les structures linguistiques à partir de la seule observation des corrélations forme/sens en contexte. C'est sur de telles bases empiriques que l'on pourra prétendre édifier une théorie générale de l'aspect, qui ne doive rien ni au hasard ni aux risques d'ethnocentrisme.

ABRÉVIATIONS

ACP	Accompli
AD	Accompli distant
ANA	marque d'anaphore
AO	Aoriste
ART	article substantivant
C.FAC	contre-factuel
CONJ	conjonction
DIR	directionnel
DU	duel
DUP	réduplication
DX	déixis
EMPH	marque d'emphase
1EX	nous exclusif
1IN	nous inclusif
IRR	irrealis
NÉGR	Négation realis
PERS:PL	personnel pluriel
PFT	Parfait
PRÉT	Prétérit
PRSF	Présentatif
PRSP	Prospectif
QUEST	interrogation
REAL	realis
RÉCIP	réciprocité
SIT_O	Sit. d'énonciation
SIT_R	Sit. de référence
SIT_V	Situation virtuelle
STA	Statif
TAM	marques de Temps-Aspect-Mode
TRI	triel

nêlêmwa (N^{elle}-Calédonie), bislama (pidgin du Vanuatu) – ou même d'ailleurs – sikuani (cf. n.22 p.158). De plus amples recherches, accompagnées d'une batterie de tests, devraient permettre de juger du nombre de langues qui font appel, comme le motlav, à un tel Gabarit de procès – ou à des stratégies analogues.

BIBLIOGRAPHIE

CULIOLI, Antoine. 1978. Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives : l'aoristique. In J. David & R. Martin (eds), *Actes du colloque sur la notion d'aspect*. Metz: Klincksieck. Pp. 182-193.

DAHL, Östen & HEDIN, Eva. 2000. Current relevance and event reference. In Ö. Dahl (ed.) *Tense and Aspect in the languages of Europe*. Coll. Empirical Approaches to Language Typology. Berlin: Mouton de Gruyter. Pp. 385-401.

FRANÇOIS, Alexandre. 1999. Mouvements et clonages de voyelles en motlav : entre phonologie et morphologie. *Bulletin de la Société de Linguistique* 94, 1, 437-486.

— 2000. Dérivation lexicale et variations d'actance : petits arrangements avec la syntaxe. *Bulletin de la Société de Linguistique* 95, 15-42.

— à paraître. *Araki. A Disappearing Language of Vanuatu*. Pacific Linguistics, Canberra: Australian National University.

FUCHS, Catherine (ed.) *Les typologies de procès*. Actes et Colloques, 28. Paris: Klincksieck.

GIVÓN, Talmy. 1991. Serial verbs and the mental reality of 'event': Grammatical *vs* cognitive packaging. In E.C. Traugott & B. Heine (eds), *Approaches to grammaticalization*. Philadelphia: Benjamins. Pp. 81-128.

GUENTCHÉVA, Zlatka. 1990. *Temps et aspect : l'exemple du bulgare contemporain* (Coll. Sciences du Langage). Paris: CNRS.

LEMARÉCHAL, Alain. 1991. *Problèmes de sémantique et de syntaxe en Palau* (Coll. Sciences du Langage). Paris: CNRS.

PAILLARD, Denis. 1992. Repérage: construction et spécification. In *La théorie d'Antoine Culioli: Ouvertures et incidences*. Paris: Ophrys. Pp. 75-88.

ROBERT, Stéphane. 1991. *Approche énonciative du système verbal : le cas du Wolof* (Coll. Sciences du Langage). Paris: CNRS.

— 1996. Aspect zéro et dépendance situationnelle : l'exemple du Wolof. In C. Müller (ed.) *Dépendance et intégration syntaxique (Subordination, coordination, connexion)*. Coll. Linguistische Arbeiten. Tübingen: Niemeyer. Pp. 153-161.

VERNAUDON, Jacques. 1999. Valeurs aspectuelles de quatre marqueurs du tahitien. *Actances* 10, 67-90.

Further Readings

Derrida, J. (1973). Speech and Phenomena *and other essays on Husserl's theory of signs* (D. Allison, Trans.). Evanston, IL: Northwestern University Press.

———. (1976). *Of grammatology* (G. C. Spivak, Trans.). Baltimore, MD: Johns Hopkins University Press.

———. (1978). *Edmund Husserl's "Origin of Geometry": An introduction* (J. P. Leavey Jr., Trans.). Pittsburgh, PA: Duquesne University Press. (Original work published 1962)

———. (1978). *Writing and difference* (A. Bass, Trans.). Chicago, IL: University of Chicago Press.

———. (1981). *Dissemination* (B. Johnson, Trans.). Chicago, IL: University of Chicago Press.

———. (1986). *Glas* (J. P. Leavey Jr. & R. Rand, Trans.). Lincoln: University of Nebraska Press.

———. (1992). *Given time: 1. Counterfeit money* (P. Kamuf, Trans.). Chicago, IL: University of Chicago.

———. (1995). *The gift of death* (D. Wills, Trans.). Chicago, IL: University of Chicago Press.

Fleming, C., & O'Carroll, J. (2005). In memoriam: Jacques Derrida (1930–2004). *Anthropological Quarterly, 78*(1), 137–150.

Morris, R. C. (2007). Legacies of Derrida: Anthropology. *Annual Review of Anthropology, 36,* 355–389.

Descent Theory

See Alliance-Descent Debate

Descriptive Linguistics

Descriptive linguistics (henceforth DL) is the scientific endeavor to systematically describe the languages of the world in their diversity, based on the empirical observation of regular patterns in natural speech.

Definitions

The core principle of DL is that each language constitutes an autonomous system, which must be described in its own terms. Modern descriptive linguists carry out detailed empirical surveys on a language. After collecting language samples from speakers, they analyze the data so as to identify the components of the system and the principles that underlie its organization. Through its commitment to the empirical description of speakers' actual practices and to the diversity of languages as creations of linguistic communities, DL is closely allied with the social sciences.

The research agenda of DL can be contrasted with a number of related yet distinct approaches to language. *Anthropological linguistics* and *sociolinguistics* study, each in its own way, the interaction between cultural or social factors and language use; by contrast, DL focuses on the structural properties of the languages themselves. *Historical linguistics* studies the diachronic processes of language change, whereas DL focuses on the synchronic forms taken by a particular language at a given point in its development. The endeavor to compare individual languages, and the search for potential universals, is known as *linguistic typology*. DL may be understood as the preliminary step in the typological effort, the stage during which the facts of each individual language are established, before comparison can take place.

These subdisciplines of linguistics differ in their scientific goals, yet they essentially share with DL the same fundamental principles, including the emphasis on a bottom-up, empirical approach: All these approaches are complementary components of a single scientific agenda. By contrast, the principles of DL conflict more frontally with those of *formal linguistics*. Formal linguists—particularly proponents of generative grammar—claim that the facts of language are best explained by resorting to an apparatus of theoretical principles that are defined a priori, independently of the facts of particular languages. Descriptivists reject these aprioristic assumptions and require that all results be derived from the observable structures of the languages themselves.

History

A Long History of Language Description

The earliest known attempts to describe a language in a systematic way originated in ancient northwestern India, where the desire for a faithful transmission of the sacred scriptures known as the Vedas brought about the need to describe Sanskrit. The best known member of that grammatical tradition, commonly dated 5th century BCE, is Pānini—arguably the first descriptive linguist. Similar grammatical traditions were later established in other civilizations and gave birth to the first

grammars of Greek, Latin, Tamil, Chinese, Hebrew, and Arabic.

Due to the dominance of Latin in medieval Europe, most modern languages had to wait until the Renaissance to be described for the first time—for example, Spanish in 1492, French in 1532, and English in 1586—whether in the form of grammars or lexicons. At the same time, the languages spoken in the newly discovered Americas also became objects of description—often as a result of missionaries' religious agendas. Nahuatl, the language of the Aztecs, had its first grammar written in 1547 and Quechua, the language of the Inca Empire, in 1560.

While the discovery of new languages should have raised awareness of the world's linguistic diversity, such a realization was hampered by the persistent tendency to base grammatical descriptions on the categories that had been established for languages then deemed more prestigious. A good example is Diego Collado's explicit attempt in 1632 to describe Japanese, following the linguistic categories of Latin. Well into the 19th century, many languages were described using the terminology and grammatical concepts of European languages. As more and more languages of the world were explored and as the new discipline of linguistics started to develop in the mid-19th century—following the groundbreaking work of Alexander von Humboldt and the Brothers Grimm—a new approach to language description became necessary.

The Structuralist Revolution and the Theorization of Descriptive Linguistics

The main turning point in the history of DL was the structuralist revolution. During the first decade of the 20th century, the Swiss linguist Ferdinand de Saussure articulated a theory whereby a language is essentially a system of meaningful oppositions. Contrasts between forms (*signifiants*) are paired with contrasts between meanings (*signifiés*). For instance, "I feed my cat" and "I feed my dog" differ by the segments "cat" and "dog"; this contrast in form corresponds to differences in meaning. In English, the meanings of *cat* and *dog* are also defined by the set of words they compare with: *Cat* differs from *dog* but also from *tiger*, *lion*, *kitten*, and so on. Each segment gains meaning by virtue of its contrasts with other elements within the system of the particular language. Saussure's insights inspired the new methodological principle of DL: that each language be described on its own terms, based on the empirical observation of contrasts—or "structures"—internal to its system, rather than on categories imported from other languages.

During the same decade, anthropologists developed a sustainable interest in languages and their descriptions. The American Franz Boas placed the description of local languages at the core of his research on American peoples, initiating a long-lasting tradition in which linguistic description forms an integral part of ethnographic description. Boas also articulated a question about language that linguists had not raised: that of the relation between language and culture. Similar issues were later tackled by Boas's student Edward Sapir, who formulated the famous "linguistic relativity hypothesis," later consolidated by Benjamin Whorf. The Sapir-Whorf hypothesis, which concerns mutual influences between language, thought, and culture, still constitutes a significant domain of research.

It took a little longer before linguists followed ethnographers in their interest for human diversity. Saussure's theories had freed linguistic description from the mould of Indo-European patterns, yet Saussure himself worked on Indo-European languages. In the wake of Boas and Sapir, the attention to language diversity became central to another prominent figure of linguistic structuralism, the American Leonard Bloomfield. While Bloomfield became famous for fully developing structuralist theories, he also dedicated his work to American languages, particularly Ojibwe and the Algonquian family, based on firsthand data collected in the field.

Equipped with the appropriate theories and methods, increasingly aware of the scientific and human heritage embedded in linguistic diversity, descriptivists undertook to study as many languages as possible, across all continents. With about 6,000 languages in the world today and only a fraction of them adequately described, the task is colossal—but urgent. Colonization and globalization have already sealed the fate of thousands of languages, and it is estimated that half of today's languages will disappear in the 21st century. In response to this threat, some linguists have developed thorough techniques of language documentation. They emphasize the need for extensive corpora and high-quality sound and video recordings, so as to keep a sound print

of each threatened language. The *documentation* of languages does not, however, replace the scientific insight provided by their *description*.

Principles and Methods of Linguistic Description

The first step toward describing a language is data collection. Most descriptive linguists carry out fieldwork in a linguistic community and record samples of speech from different speakers, embodied in different speech genres: narratives, daily conversation, poetry, and so on. Although spontaneous, naturalistic speech is the ideal, in practice, linguists also carry out *elicitation*, by asking speakers for translations, testing specific sentences, and checking pronunciation or grammar rules.

This patient process can span several years and results in the creation of a corpus, a body of reference materials, against which hypotheses can be tested. Eventually, this analysis results in a published grammar, which spells out most of the rules of the language. Following the "Boasian trilogy," a complete language description includes a grammar, a dictionary, and a collection of texts.

In line with the structuralist agenda, the linguist analyzes the corpus in such a way that the language's own structures emerge from a system-internal analysis rather than being imported from another language or imposed via theoretical assumptions. These internal structures define *emic* categories: categories whose identification is based on the internal properties of a particular system. The terms *etic* and *emic*, whose contrast is central to structural linguistics and to structuralism in general, originate in the study of phonology; they allude to its central contrast between *phonetic* and *phonemic*. While phonetics deals with sounds and how they are produced, phonology deals with the way sounds are grouped together as meaningful, contrastive units (phonemes) in a given language.

Thus, consider the three different sounds noted, [t], [ɾ], [ʔ], in the International Phonetic Alphabet. In English, these sounds are three dialectal variants of a single consonant spelled *t*. Thus, in the word *better*, British Received Pronunciation has a sound [t], [bɛtə]; but American and Australian dialects typically pronounce this word with a "flap," [bɛɾə]; and the modern dialect of London has a "glottal stop" (the sound in *uh-oh*), [bɛʔə]. In spite of their phonetic difference, in English, these three sounds constitute variants of a single phoneme, which linguists will represent as /t/. The phonetic variation between [t], [ɾ], and [ʔ] does not affect the meaning of the word *better*; all three pronunciations can be subsumed under a single underlying form, /bɛtə/. In other terms, even though they differ from the (*phon*) *etic* point of view, these three sounds all instantiate a single (*phon*)*emic* category in the system of this particular language.

Crucially, while this analysis is correct for English, it may not hold for another language. For example, Tahitian contrasts the meanings of *pata* [pata] "sling," *para* [paɾa] "yellowed," and *pa'a* [paʔa] "carapace"; these oppositions are evidence that within the Tahitian system, the three *etic* units (sounds) [t], [ɾ], and [ʔ] reflect three separate *emic* units (phonemes), /t/, /ɾ/, and /ʔ/, each endowed with its own contrastive value. Every system cuts up the phonetic space differently: Where English has a single category, Tahitian has three.

A similar approach governs the exploration of semantic categories. Every word in a lexicon constitutes an *emic* category—that is, a set of potential referents—and this category is language specific. This is well exemplified by kin terms. In English, *father* refers to F alone, while *uncle* groups together FB (father's brother) and MB (mother's brother). But in Dalabon, an Australian language, *bulu* groups together F and FB, while *kardak* refers to MB. Similar observations would apply to other words in the lexicon; words cut up the semantic space in different ways across languages. The structural analysis of the lexicon parallels the one illustrated above in phonology.

Finally, the same structuralist method applies in the realm of grammar. To take a brief example, one must not take it for granted that all languages distribute their words into the same syntactic categories or "word classes"—such as nouns, verbs, and adjectives. In Teanu, a language of the Solomon Islands, the word meaning "beautiful" is an adjective, but "clever" is a verb, despite its English translation, because it behaves like other verbs of the system. Some languages do not even have a separate "adjective" class, because in their systems, the equivalent of English adjectives consistently behaves like verbs (e.g., Northern Iroquoian languages) or like nouns (e.g., Warlpiri, central Australia). While some languages have three major word classes, others may have

fewer or more. Languages cut up the "grammatical space," as it were, along different lines.

Just like the units of phonology or of the lexicon, the categories of grammar can only be described accurately by observing how they behave within their own system. The same principles and methods apply throughout language description, whether to establish the units of the system (the categories) or their behavior (the rules).

Conclusion

Every language embodies a different way to perceive and categorize reality. The aim of DL, as a discipline, is to capture that linguistic diversity before it can be explained and interpreted. Of course, this diversity is in turn balanced by a number of properties that are shared by many or even all languages. Based on the description of individual languages, it is then the task of *linguistic typology* to gauge empirically how similar and diverse our languages can be.

Alex François and Maïa Ponsonnet

See also Bloomfield, Leonard; Boas, Franz; Comparative Method; Generative Grammar; Sapir, Edward; Saussure, Ferdinand de; Sociolinguistics; Whorf, Benjamin Lee

Further reading

Ameka, F. K., Dench, A., & Evans, N. (Eds.). (2006). *Catching language: The standing challenge of grammar writing* (Trends in linguistics: Studies and monographs). Berlin, Germany: Walter de Gruyter.

Diffusionism, Hyperdiffusionism, *Kulturkreise*

The term *diffusionism* normally is used to characterize a paradigm within anthropology and the social sciences that aims at writing a history of (early) mankind by reference to similarities between the present cultures of different regions. This approach rests on the assumption that cultural innovations have been rare in the past and their occurrence in distant regions normally is caused by culture contact and associated processes of diffusion that bridge even long distances. Diffusionists thus deny that parallel evolution or independent invention took place to any great extent throughout history. The term *hyperdiffusionism* designates an even more radical position characterized by the idea that all cultures originated only from a single culture. Furthermore, the adherents to the "culture circle" theory (*Kulturkreislehre*) of German ethnology assumed that the complex cultural picture of the present is the result of the continuous intermixture of a small number of "primary cultures."

The relevance of this complex of theories for the present debates, for reasons that are discussed below, is rather limited. By World War I, diffusionism had been challenged by the newly emerging functionalist school of thought of Bronisław Malinowski (1884–1942) and Alfred R. Radcliffe-Brown (1881–1955). In the 1890s, Franz Boas (1858–1942) rejected the great narratives of both evolutionists and diffusionists. He argued that cultural change had been influenced by many different sources. The critique of Boas and his followers was compelling enough so that most of these concepts lost credibility and ultimately were abandoned. Nevertheless, at least in the German tradition of ethnological research, certain elements of this kind of thinking have survived until the present. And with the more recent "spatial turn" and globalization studies during the past 2 decades, at least some of the elements of this paradigm have been revived.

Diffusion and Diffusionism

Hardly any other theory in anthropology and in the social sciences has such a bad reputation as *diffusionism*. Indeed, the term is used in a pejorative sense by many scholars. This comes as a surprise since diffusion itself, which means the transfer of ideas (technologies, languages, religions) and objects between different places and cultures, is a process familiar to all societies, ancient and modern, and as such is largely uncontroversial. In cultural anthropology, (trans) cultural diffusion was conceptualized by Alfred L. Kroeber, among others, as a process involving three successive phases: (1) the presentation of a new element, (2) its acceptance, and (3) its integration into the new culture, which may be combined with a modification of that element. Diffusion in this sense, which may be caused by exchange/trade, war, or other forms of intercultural contact, is opposed to *migration*, which means the transfer not only of ideas and objects but also of people

Compte rendu de **Alexandre FRANÇOIS**
(LACITO-CNRS)
paru dans le *Bulletin de la Société de Linguistique*,
t.xcviii-II (2003-II), pp.373-378.

McGregor, William B. 2002. *Verb Classification in Australian Languages*. Empirical approaches to language typology, 25. Berlin, New York: Mouton de Gruyter. xxvi + 531 pp.

Cela fait une vingtaine d'années que William McGregor participe au vaste effort de documentation et d'analyse des langues aborigènes d'Australie. Souvent parlées depuis des millénaires par de petites communautés de chasseurs-cueilleurs nomades, les 258 langues qui ont pu être recensées sur ce continent ont été fortement mises à mal par deux siècles de colonisation ; une bonne trentaine se sont éteintes au cours des dernières décennies, et celles qui demeurent vivantes – 227, selon le site SIL-Ethnologue – ont vu le nombre de leurs locuteurs réduit comme peau de chagrin. À l'heure actuelle, à peine le tiers des Aborigènes, soit 47 000 personnes, continuent à parler une langue vernaculaire, ce qui fait porter la moyenne d'ensemble à 200 locuteurs par langue ; c'est dire que ces langues sont en grave danger d'extinction. Toute parution de qualité dans ce domaine doit être accueillie avec enthousiasme.

S'il est vrai que McGregor s'est d'abord fait connaître par ses connaissances sur les langues du nord-ouest australien (région de Kimberley), la portée de l'ouvrage ici proposé s'étend sur une grande partie des langues aborigènes, lesquelles sont probablement toutes apparentées. Aidé par une bibliographie abondante, l'auteur mentionne au total plus d'une centaine de ces langues, ne fût-ce que pour les situer brièvement les unes par rapport aux autres ; outre les données présentes dans le texte lui-même, on notera deux appendices, fort bienvenus, présentant quelques informations sociolinguistiques et phonologiques générales concernant les idiomes cités. Le lecteur non familier pourra donc profiter de cet ouvrage foisonnant pour découvrir une famille linguistique peu connue, en l'abordant à travers certaines de ses caractéristiques les plus originales ; en l'occurrence, l'auteur a choisi de s'intéresser à un phénomène typologiquement rare, et imparfaitement décrit jusqu'à présent : les classificateurs verbaux.

Dans la plupart des langues australiennes, le prédicat verbal se présente régulièrement sous la forme d'une "construction verbale composite", dans laquelle un radical lexical invariable (UV = *uninflected verb*) doit être accompagné d'un morphème X, aux allures verbales également, lequel supporte l'essentiel des marques TAM et morphèmes d'accord (IV = *inflected verb*). Dans certaines langues, cet X existe par ailleurs comme verbe à part entière, alors que dans d'autres, il n'a plus d'existence autonome, et ne peut plus apparaître que dans un complexe UV+IV. Citons un exemple en ngarinyin :

(1) *jarug* *andu-ø-ma-nga-lu*
repousser 3PL:ACC-3SG:NOM-prendre-PASSÉ-PROX
'Il les a repoussés par ici.' [p. 25]

Même si l'auteur semble soigneusement s'attacher à éviter le terme, on ne peut s'empêcher de comparer ces structures UV+IV, ne serait-ce que dans une première approche, aux structures plus familières { *verbe* (plus ou moins invariable) + *auxiliaire* (fléchi) } que l'on connaît, par exemple, dans les langues indo-européennes ou en basque – à une différence près, et elle a son importance : chacune des langues australiennes concernées présente non pas deux ou trois de ces "auxiliaires", mais une bonne dizaine au moins. En principe (même si des exceptions à cette règle sont nombreuses), à chaque lexème verbal [UV] correspond un seul auxiliaire [IV], et cette répartition peut s'expliquer en grande partie en termes sémantiques. Ces quelques arguments, ajoutés à d'autres, suggèrent à McGregor de voir dans ces IV de véritables classificateurs verbaux, dont l'effet serait de catégoriser l'ensemble des verbes en un nombre fini de classes sémantiques. Ainsi, en (1), le verbe *jarug*$_{[UV]}$ ‘repousser’ est classifié, au moyen de l'auxiliaire *-mara*$_{[IV]}$ (glosé ‘prendre’), parmi les procès de déplacement (‘caused motion’).

Les principes formels ou sémantiques qui organisent cette classification varient considérablement d'une langue à l'autre. Ainsi, dans une langue comme le nyulnyul, les IV présentent une spécificité lexicale qui les apparente encore à des verbes ; si étendu soit-il, leur apport sémantique peut être identifié sans trop de difficultés. Dans ce cas, les combinaisons UV+IV font penser à des processus de composition lexicale, ou de simples tournures phraséologiques, comparables – *mutatis mutandis* – à des séries verbales. Le mieux est de citer les cas, minoritaires mais révélateurs, où un même verbe peut apparaître avec plusieurs "auxiliaires" de sens différent [p. 113] :

durr	‘push, bump’	+ -*W*	‘give’	→ ‘push, give a push’
		+ -*BARNJ*	‘exchange’	→ ‘push one another’
		+ -*R*	‘poke’	→ ‘bump with long object’
mijal	‘sit’	+ -*N*	‘be’	→ ‘be sitting’
		+ -*NY*	‘get’	→ ‘start sitting down’
		+ -*M*	‘put’	→ ‘put into sitting position’

Si les trois exemples donnés pour *durr* demeurent sémantiquement assez transparents et prédictibles (ex. ‘pousser’ + ‘appuyer avec un objet long’ = ‘pousser avec un objet long’), c'est déjà moins le cas avec les trois exemples de *mijal*. L'apport sémantique des trois IV apparaît ici plus général, plus abstrait : -*N* ‘être, se trouver’ permet de classifier le radical verbal UV comme un état ou une activité en cours ; -*NY* ‘attraper, acquérir’ accompagne notamment les actes d'acquisition ou déplacement d'un objet, de modification d'état ; -*M* ‘mettre’ évoque un changement de position ou d'état d'un patient, un procès mentalement orienté vers autrui… Pour ainsi dire, les significations lexicales concrètes laissent ici place à des valeurs de type grammatical : valeurs aspectuelles de statif-progressif (cf. anglais *BE V-ing*) ou d'inchoatif (cf. *GET to V*), structure causative, etc.

D'une langue à l'autre, on retrouve souvent ce type de parcours historique, où des verbes-auxiliaires (IV) "à sens plein" finissent par se grammaticaliser, au point de ne plus donner lieu qu'à des auxiliaires à valeur essentiellement d'aspect, d'Aktionsart, de diathèse. Ainsi, la description que l'auteur donne des faits du gooniyandi diffère sensiblement de celle du nyulnyul, dans la mesure où les douze IV peuvent plus difficilement être glosés sous forme lexicale ; l'auteur renonce d'ailleurs à le faire, citant

ces IV uniquement par leur radical vernaculaire (ex. +A, +MI, etc.). Quant au sémantisme propre à chacun de ces classificateurs, il nécessite à chaque fois une description minutieuse d'une demi-page, accompagnée parfois de schémas spatiaux (‘vectorial configuration’) et autres tableaux illustratifs. On apprend ainsi que les classificateurs du gooniyandi se partagent en atéliques (*extendible*) et téliques (*accomplishment*), et se distinguent en fonction de leur valence. Nous ne citerons que quelques exemples [pp. 54-86] :

+MI est télique avalent (neutre du point de vue valenciel), et accompagne les procès téliques dans lesquels le sujet est engagé activement, étant la principale source d'énergie

+ARNI est atélique monovalent, et construit des prédicats verbaux réciproques ou réfléchis

+I est atélique monovalent, et indique un procès immanent au sujet (le prédicat qui en résulte est donc souvent intransitif, à sens moyen)

+A est atélique bivalent, et indique que le procès est orienté vers un autre actant (le prédicat qui en résulte est donc souvent transitif)

Comme on l'a dit, la plupart des radicaux verbaux UV ne pourront se combiner qu'avec un seul de ces classificateurs – par exemple, *boorlooboo-* ‘suivre qqn’ ne se rencontre conjugué qu'avec +A, et *ngirr-* ‘lapider qqn’ qu'avec +MI. Mais une fois de plus, les cas de classification multiple sont les plus parlants :

mila-	+ *-A*	→ ‘see, look at’ [voir, regarder]
	+ *-I*	→ ‘be sighted’ [être doué de vision]
	+ *-ARNI*	→ ‘see/look at self’ [se regarder]
	+ *-MI*	→ ‘glance at’ [jeter un coup d'œil à]
moow-	+ *-A*	→ ‘look for s.th.’ [chercher qqch]
	+ *-I*	→ ‘be looking’ [regarder (sans but)]
	+ *-ARNI*	→ ‘look for one another’ [se chercher l'un l'autre]
yoowa-	+ *-A*	→ ‘be afraid of s.o.’ [craindre qqn]
	+ *-I*	→ ‘exercise caution’ [être prudent]

On notera que la plupart de ces valeurs sémantiques sont normalement rendues, dans le reste du monde, par des tournures morphosyntaxiques plus diversifiées : pronoms ou affixes réfléchis, marques de diathèse active vs. moyenne, actants primaires introduits par des marques obliques de type préposition, structures à ergativité scindée, affixes ou auxiliaires d'aspect, trait de télicité stocké dans le sémantisme propre du lexème, et ainsi de suite. À l'inverse, l'originalité de ces langues australiennes est d'englober la plupart de ces valeurs – et d'autres encore – sous un paradigme unique d'auxiliaires verbaux, dont les propriétés formelles rappellent en effet des mécanismes de classification, telle qu'on en connaît usuellement dans le domaine nominal.

Pour être précis, on pourrait discuter cette analyse en termes de "classificateurs", en faisant remarquer par exemple que n'importe quel paradigme d'auxiliaires (y compris *être* et *avoir* dans les langues romanes, ou *be – have – do* en anglais), pour peu qu'il se distribue inégalement selon le sémantisme des verbes, présentera peu ou prou des *effets*

classifiants, sans qu'il soit nécessaire de réifier le phénomène en parlant de classificateurs au sens strict[1] ; d'ailleurs, comme le fait remarquer l'auteur [p. 39], les mêmes faits australiens ont été décrits sous d'autres appellations par un certain nombre de descripteurs. Ceci étant dit, McGregor déploie des trésors d'argumentation pour démontrer que l'on est bien en face de classificateurs verbaux, et on peut reconnaître qu'il est globalement convaincant. En réalité, ce débat métalinguistique est somme toute secondaire : que l'on choisisse d'y voir des auxiliaires, des classificateurs, ou autre chose, l'essentiel est que des structures typologiquement originales soient correctement décrites, de façon à en dégager des problématiques sémantiques intéressantes ; or, de ce point de vue, la monographie de McGregor est impeccable.

D'entrée de jeu, la notion de classification verbale est comparée aux diverses formes de classification nominale, typologiquement bien mieux connues. Ainsi, le *Chapitre 1* (pp. 1-40) commence-t-il par exposer les principes généraux d'une théorie de la classification ; et soit pour éviter au lecteur linguiste trop de dépaysement, soit pour ne pas déflorer le sujet qu'il développera dans les chapitres suivants, l'auteur prend soin de n'illustrer d'abord son propos qu'avec des exemples de classificateurs nominaux (y compris, d'ailleurs, dans des langues australiennes). Ceci étant dit, après ce long détour du côté des généralités et des mises au point de principe, l'attente est récompensée lorsqu'apparaissent les premiers faits. À juste titre, l'auteur choisit d'abord de présenter les phénomènes de classification verbale dans une seule langue, le gooniyandi, de façon à faire apparaître la cohérence interne du système (*Chapitre 2*) ; dans un second temps (*Chapitres 3 à 5*), ces premières données sont comparées à celles des autres langues du continent, afin d'en dégager les points communs, et d'en souligner les nombreuses variations : l'auteur distingue soigneusement, par exemple, les systèmes à "classificateurs verbaux" (type gooniyandi), les systèmes à "catégories verbales" (type nyulnyul), les systèmes à "classes de conjugaisons" (type pama-nyungan). Par la suite, le *Chapitre 6* propose une synthèse théorique de l'ensemble.

Le *Chapitre 7* dresse une très utile comparaison, et généralement une distinction, entre les faits aborigènes, d'une part, et des phénomènes grammaticaux "proches" dans d'autres langues du monde : composition verbale, préfixes dérivatifs à effet classifiant, constructions verbales sérielles, tournures à objet incorporé, etc. ; les langues citées dans ce chapitre résolument typologique vont des Amériques (mohawk, paiute, navajo, guaraní…) à l'Afrique bantoue (zulu, sesotho), en passant par l'Asie australe et orientale (hindi, cantonais, coréen, malais, bunun, tagalog…) et la Mélanésie (langues océaniennes et papoues). Enfin, les derniers chapitres reviennent sur les faits australiens, mais pour les envisager sous des angles nouveaux : du point de vue historique, l'auteur formule l'hypothèse que les UV proviendraient de la grammaticalisation d'anciens idéophones (*Chapitre 8*) ; puis il illustre l'intérêt des phénomènes de classification verbale du point de vue de la construction du discours (*Chapitre 9*) ; le *Chapitre 10* résume et conclut. Aux 412 pages de texte viennent s'ajouter plus de cent pages d'annexes diverses, dont l'abondance rappelle à elle seule le soin et la précision apportées à l'ouvrage : deux appendices sur les langues aborigènes, trente pages de notes, trente pages de bibliographie, vingt-cinq pages d'index (par auteurs, par langues, par thèmes). L'ensemble donne un beau volume, agrémenté de nombreux tableaux, schémas et cartes, et agréable à lire.

---

[1] Cf. François, Alexandre. 2000. L'illusion des classificateurs. In M.-A. Morel (ed.) *La catégorisation dans les langues* [*Faits de Langues* 14].

S'il fallait adresser une critique à cet ouvrage, ce serait sans doute la relative pauvreté en énoncés illustratifs. L'auteur cite une quantité considérable de faits, comme des combinaisons entre tel verbe UV et tel auxiliaire IV, mais ces exemples sont trop souvent isolés, et cités uniquement sous leur forme lexicale (ex. *mila-* + *-MI* = ‘glance at’), sans être insérés dans des énoncés complets. Et si l'on trouve bien des phrases entières, comme l'exemple (1) ci-dessus, c'est trop rarement à notre goût : au total, 110 exemples sur les 370 pages consacrées aux langues d'Australie, soit en moyenne un énoncé vernaculaire toutes les trois ou quatre pages. L'inconvénient de ce manque d'exemples est d'obliger souvent le lecteur à se contenter de raisonnements complexes, de définitions abstraites, de gloses rapides ou ambiguës ; s'il n'est pas déjà familier avec les langues en question, il ne peut souvent qu'avancer à tâtons dans la réflexion, sans avoir les moyens d'observer de lui-même la façon dont ces tournures s'insèrent dans l'énoncé ou le discours. De ce point de vue, le texte illustratif – treize phrases – cité à la p. 378 (*Chapitre 9*) vient trop tard.

Ce petit défaut mis à part, il importe de souligner combien l'ouvrage de William McGregor est impressionnant de bout en bout. L'abondance considérable des données – souvent de première main –, la rigueur et la cohérence des raisonnements, le grand soin apporté à l'établissement des faits comme à leur présentation (tableaux statistiques, diagrammes, cartes, index) : toutes ces qualités font de *Verb Classification in Australian Languages* non seulement un jalon marquant dans le domaine de la linguistique australienne, mais aussi, à coup sûr, un ouvrage de référence pour les études typologiques, concernant des domaines aussi variés que les phénomènes de classification, les séries verbales, l'aspect, la diathèse, les idéophones, les processus de grammaticalisation, et bien d'autres sujets encore.

Alexandre FRANÇOIS
LACITO-CNRS

<francois@vjf.cnrs.fr>

Compte rendu de **Alexandre FRANÇOIS**
(LACITO-CNRS)
paru dans le *Bulletin de la Société de Linguistique*,
t.xcviii-II (2003-II), pp.378-384.

Lazard, Gilbert et Peltzer, Louise. 2000. *Structure de la langue tahitienne*. Collection Langues et Cultures du Pacifique. Société des Études Linguistiques et Anthropologiques de France 391. Paris, Peeters. 258 pp.

Le tahitien, langue de Tahiti et des îles de la Société, est parlé par les deux tiers des 220 000 habitants de la Polynésie Française. Même s'il a été déclaré, depuis 1980, langue officielle de ce territoire d'Outre-Mer aux côtés du français, il demeure aujourd'hui fragilisé par la langue coloniale, dans les domaines de l'administration, de l'enseignement ou des médias. Ministre de la Culture et de l'Enseignement supérieur dans le gouvernement de Polynésie Française, Louise Peltzer s'est donné pour mission, depuis de nombreuses années, de défendre et illustrer sa langue maternelle : elle s'attache aussi bien à la promouvoir auprès des Tahitiens eux-mêmes – à travers son enseignement à l'Université de Polynésie Française, ou son engagement dans l'Académie Tahitienne – qu'à la faire connaître au reste du monde.

L'ouvrage qui nous est ici proposé a été écrit en collaboration avec Gilbert Lazard, typologue, spécialiste des questions de syntaxe et d'actance. Il résulte de cette rencontre une description de la langue tahitienne, abordée plus particulièrement sous un angle syntaxique. C'est d'ailleurs là, sans aucun doute, l'approche la plus adéquate pour aborder une langue qui ne présente ni de grandes complexités phonologiques (avec ses neuf consonnes, ses cinq voyelles longues et brèves, et ses syllabes ouvertes, le tahitien figure même, à cet égard, parmi les langues les plus simples au monde) ni de morphologie grammaticale notable.

Ce parti pris syntaxique est à la source d'un choix original concernant le plan même de l'ouvrage. Alors que la plupart des grammaires fonctionnent traditionnellement par construction progressive, des unités les plus petites (phonème, morphème) vers les plus grandes (phrase simple, puis complexe), cette *Structure de la langue tahitienne* renverse délibérément la démarche. Si l'on excepte une note liminaire de phonologie (p.15), la première partie "LA PHRASE" (pp. 19-120) présente d'emblée les principaux constituants syntaxiques de l'énoncé, les huit différentes sortes de prédicats (prédicats verbaux, nominaux, inclusifs, numéraux, prépositionnels, quasi-verbaux, quasi-nominaux, et présentatifs), la négation, le passif, les principes de la subordination, de la coordination et de la parataxe, les modalités discursives. La seconde partie "LES SYNTAGMES" (pp. 121-202) vient ensuite détailler la syntaxe interne des constituants majeurs, en présentant avec plus de précision l'organisation des syntagmes verbaux, quasi-verbaux, nominaux, numéraux, prépositionnels. Enfin, la troisième et dernière partie "MORPHOLOGIE, CLASSES DE MOTS" (pp. 203-242) examine plus brièvement la morphologie grammaticale et lexicale (affixation, redoublement, composition), pour aborder enfin le problème délicat des catégories de lexèmes.

Ce choix de plan "à rebours" n'est pas dénué d'intérêt. Il permet au lecteur de se familiariser tôt avec la mécanique de l'énoncé (ordre strict VSO, omniprédicativité,

subordination par parataxe, etc.), et ainsi de se laisser entraîner, au fil des exemples, par la petite musique de la langue tahitienne ; il devient alors aisé de saisir intuitivement les enjeux théoriques posés, par exemple, par les questions de classes de mots (nom vs. verbe, particules diverses) abordées plus loin dans l'ouvrage. Néanmoins, cette méthode comporte l'inconvénient d'exposer à des redites : les directionnels et les déictiques sont abordés en première (§ 2.1.1), en deuxième (§ 12.6-7, § 14.5-6), et en troisième parties (§ 20.5) ; la sémantique des marques aspectuelles est répétée en trois vagues, pp. 27-31, pp. 70-74 et pp. 124-142 ; etc. Autre paradoxe de ce choix de plan : la syntaxe complexe des numéraux est détaillée dès les pp. 40-41 (prédicats affirmatifs) et pp. 56-57 (prédicats négatifs), mais il faut attendre les pp. 182-185 pour en décrire les emplois les plus simples, et la p. 210 pour enfin lire la liste des numéraux eux-mêmes. Mais ces petits défauts ne sont que la contrepartie d'un choix d'auteur globalement appréciable ; et si cette présentation déroute le lecteur habitué à un plan plus traditionnel, celui-ci pourra se reporter aux nombreux renvois à l'intérieur du texte, ainsi qu'aux deux utiles index, des notions grammaticales et des mots tahitiens.

Une propriété essentielle du tahitien, d'ailleurs partagée par la plupart des langues polynésiennes, est d'ignorer tout à fait, au moins formellement, l'opposition verbo-nominale. Il n'est guère de contexte réputé "verbal" qui ne puisse accueillir également un radical "nominal", et inversement. Tout se passe comme si la plupart (la totalité ?) des lexèmes étaient *a priori* compatibles avec toutes les fonctions, toutes les interprétations, tous les contextes. Ainsi, le radical *parau* signifie potentiellement aussi bien ‘parole’ que ‘parler’, sans qu'aucune morphologie ne permette de lui assigner une catégorie grammaticale au niveau du lexique ; mais il sera analysé comme un nom s'il se trouve dans un "contexte nominal" (ex. précédé de l'article, *te parau* ‘la parole’), comme un verbe dans un "contexte verbal" (ex. précédé d'un aspectuel, *'ua parau X* ‘X a parlé’).

Pour claire qu'elle soit, cette présentation des faits laisse le lecteur sur sa faim. Assigner *a priori* aux particules aspectuelles le statut de marques "verbales" semble relever du préjugé, de ceux précisément qu'une langue comme le tahitien aurait pu permettre de réviser ; dans d'autres langues, y compris de la même famille océanienne, on peut montrer que les noms sont compatibles avec les marques aspectuelles, sans cesser d'être des noms[1]. En tahitien, le problème se pose notamment pour des énoncés comme *'Ua ta'ata* /ASP homme/ ‘Il y a du monde !’ (p.34), que l'analyse des auteurs conduit, en vertu d'une pétition de principe, à présenter comme une forme verbale. À l'inverse, le raccourci qui fait de "l'article" *te* une marque de nominalité, même s'il n'est pas dénué de fondement, pose également problème ; ainsi, dans la phrase suivante, le lexème *haere* ‘aller’ conserve le sémantisme et la syntaxe argumentale d'un verbe, alors même que l'article *te* est censé en faire une "forme nominale" :

(1) *E mea pinepine au i* [*TE haere i ni'a i te a'au*].
INCL chose souvent 1SG PP ART aller PP LOC PP ART récif
‘Je vais souvent sur le récif.’
litt. Je suis chose fréquente à [*l'aller* sur le récif]. [p. 38]

Enfin, reste la question des combinaisons entre article et aspectuel, sur le statut

[1] Cf. François, *La sémantique du prédicat en mwotlap (Vanuatu)*. Collection Linguistique de la Société de Linguistique de Paris, 84. Paris, Louvain: Peeters. 2003: 53 sqq.

desquelles les auteurs restent ambigus : faut-il voir un syntagme nominal (cf. *te*) ou bien verbal (cf. *i*) dans la séquence suivante ?

(2) *te-i* *haere* *mai*
ART-ASP[*ACP*] aller DIR
'celui/quelqu'un qui est venu' [p. 23]

L'étiquette de "quasi-nom" proposée par les auteurs n'est guère éclairante sur ce point – pas plus que celle de "quasi-verbe", employée pour d'autres structures.

Au final, l'épineuse question des parties du discours conserve une partie de ses mystères. Ainsi, le lecteur ne sait toujours pas quelle est la nature exacte de *parau* dans un syntagme comme *te parau* 'la parole' : est-ce un verbe, devenu nom commun par dérivation zéro ? Est-ce un nom d'action, un équivalent de notre infinitif ? Le recours à l'argumentation sémantique, que propose par exemple Vonen pour distinguer les verbes des noms en tokelau[2], est rejeté d'entrée de jeu par Lazard et Peltzer : "il est exclu, par principe, de recourir à la sémantique, qui prête à toutes les dérives" (p.8). Par un louable souci de prudence, leur méthode se restreint donc délibérément à l'analyse distributionnelle : on postule d'abord des contextes "verbaux" vs. "nominaux", puis on identifie les "verbes" et les "noms".

L'incertitude demeure également quant au rôle précis de "l'article" *te* : sa fonction se réduit-elle à signaler que le lexème suivant est un "nom commun" ? ou est-ce la trace d'une véritable opération syntaxique, comme le serait une marque de dérivation ou de relativation ? La notion de "translatif", proposée par Tesnière (1959) et développée par Lemaréchal (1989)[3], aurait peut-être aidé à rendre compte des faits : *te* translaterait certains prédicats en un syntagme argumental (?), sans qu'à aucun moment il ne soit nécessaire de faire intervenir, dans cette opération de translation, la notion de "nom". Mais de telles références théoriques sont délibérément absentes de l'ouvrage : les auteurs ont fait le choix – discutable, quoique respectable – de ne décrire le tahitien que "de l'intérieur", sans se rapporter explicitement à des recherches ou des traditions descriptives externes ; ainsi, la bibliographie finale ne cite aucun travail généraliste ou typologique, et ne comporte que quelques titres concernant le tahitien, suivis d'une liste de références sur les autres langues polynésiennes.

Au bout du compte, on aboutit donc à un véritable paradoxe méthodologique : d'un côté, l'opposition verbo-nominale est hâtivement gommée des données – en dépit de certains raisonnements, notamment sémantiques, qui tendent à prouver sa pertinence ; mais de l'autre, elle se trouve réinjectée dans la description de ces mêmes données – alors même que, pour le coup, les termes de "verbal" et "nominal" risquent d'encombrer l'analyse plutôt que de l'aider. La question des catégories syntaxiques demeure donc objet de débat et de recherches, comme le soulignent les auteurs, à juste titre, à la fin de l'ouvrage.

Ces réserves étant faites, il faut admettre que la solution choisie a le mérite de la simplicité et de la cohérence. Elle permet de remettre à plus tard les raffinements, et de

---

[2] Vonen, Arnfinn M. 1994. Multifunctionality and Morphology in Tokelau and English. *Nordic Journal of Linguistics* 17-2, 155-178.

[3] Cf. Tesnière, Lucien. 1959. *Éléments de syntaxe structurale*. Paris: Klincksieck ; et Lemaréchal, Alain. 1989. *Les parties du discours, Syntaxe et sémantique*. Linguistique Nouvelle. Paris: PUF.

progresser sans ambages dans la description structurale de la langue. C'est alors que s'ouvrent, pour le lecteur linguiste, de nouvelles explorations et découvertes, dont nous voudrions donner ici un bref aperçu.

Toujours placé en tête d'énoncé, le syntagme prédicatif (ici entre accolades) consiste souvent en un syntagme "verbal" { aspectuel + lexème }, suivi de son sujet et de ses compléments (sachant, on l'a vu, que ledit lexème pourra correspondre à nos lexèmes verbaux, adjectivaux, nominaux, etc.) :

(3) {*Tē* *pō* *ra*}.
ASP[*PROG*] nuit DÉI
'Il commence à faire nuit.'
(*litt.* Est en train de "nuiter") [p. 130]

Mais s'il est une caractéristique qui transparaît bien tout au long de l'ouvrage, c'est la surprenante souplesse avec laquelle le tahitien est également capable de rendre prédicatif, outre les "formes verbales", n'importe quel syntagme, sans nul besoin de copule : syntagme nominal (prédicats équatif et inclusif, sans aspectuel), syntagme prépositionnel, locatif, numéral, possessif, etc.

(4) {*'O* *te* *taote*} *te-i* *haere* *mai.*
ID ART docteur ART-ASP[*ACP*] aller DIR
'C'est le docteur (celui) qui est venu.' [p. 35; ID = 'identificateur']

(5) {*Nā* *te* *ra'atira*} *e* *parau.*
PP ART chef ASP[*INAC*] parler
'C'est le chef qui va parler.'
(*litt.* C'est *par le chef* qui parlera.) [p. 126]

(6) {*I* *te* *pō*} *te* *tupapa'u* *e* *ha'uti* *ai.*
PP ART nuit ART fantôme ASP[*INAC*] jouer ANA
'C'est *pendant la nuit* que les esprits tourmentent.'
(*litt.* Les esprits sont *pendant la nuit* qui s'amusent.) [p.126]

(7) {*'A* *piti* *atu* *ra*} *taure'are'a* *i* *reva.*
NUM deux DIR DÉI jeune.homme ASP[*ACP*] partir
'Cela fait deux jeunes gens qui sont partis.'
(*lit.* Sont *deux* les jeunes qui sont partis.) [p. 76]

Contrairement aux apparences, qui font ressembler certains de ces syntagmes – comme en (6) – à de simples circonstants thématisés, plusieurs arguments formels confirment qu'il s'agit bien du prédicat : la position initiale d'énoncé ; la présence d'un syntagme sujet à la suite (ex. *te tupapa'u* 'les esprits', sujet syntaxique du prédicat *i te pō*) ; la position de certains modifieurs immédiatement à droite de la tête prédicative – comme les directionnels et déictiques de (7), sur le modèle de (3). Par ailleurs, la séquence

prédicat-sujet est souvent suivie d'une proposition subordonnée, par exemple relative. Construite en parataxe avec le prédicat principal, cette proposition est marquée comme subordonnée par sa position non-initiale d'énoncé, par la présence d'un anaphorique résomptif [*ai* en (6)] et par le paradigme restreint des aspectuels compatibles avec cette position : on y trouve l'accompli *i* ou l'inaccompli *e*, mais jamais le parfait *'ua* ou le progressif *tē* (les auteurs en proposent une interprétation très éclairante p. 135). Rouage central de la grammaire du tahitien, ce mécanisme syntaxique complexe donne au locuteur le loisir de toujours faire coïncider prédicat et élément rhématique, avec une constance et une élégance admirables.

Grâce, notamment, au plan adopté par les auteurs (qui va de la macro- à la micro-syntaxe), cette description grammaticale rend lumineuse la logique de l'énoncé tahitien. En faisant transparaître la structure de la langue, pour ainsi dire, en filigrane derrière chaque exemple, elle remplit parfaitement la mission annoncée par son titre. Malheureusement, l'analyse sémantique de détail n'est pas toujours à la hauteur de cette clarté syntaxique globale, et c'est parfois au lecteur que revient la tâche de deviner l'interprétation la plus vraisemblable pour certains phénomènes décrits. Ainsi, comment faut-il comprendre l'usage des déictiques *nei*, *na* ou *ra* dans la construction de l'aspect progressif (p. 129) ? Comment se fait-il que le même marqueur de parfait *'ua* marque l'accompli avec les procès téliques, l'inaccompli avec les atéliques, et le passé narratif si le verbe est combiné à un directionnel (p. 133-134) ? Selon quels mécanismes sémantiques le morphème *'a* marque-t-il à la fois l'aspect inceptif, l'injonction et l'hypothèse (p. 136) ? Et pourquoi la combinaison {prédicat assertif + prédicat sans aspectuel + anaphorique *ai*} déclenche-t-elle une "nuance concessive" (p. 73) ? Les auteurs s'abstiennent trop souvent de développer de telles problématiques sémantiques, préférant adopter une démarche essentiellement descriptive.

Ceci étant dit, les auteurs sont eux-mêmes conscients que leur ouvrage ne constitue "qu'une étape dans l'exploration de la langue tahitienne" (p. 11), et qu'il reste matière à beaucoup d'études de détail. S'agissant d'une langue encore mal connue, une description formelle exacte, fût-elle dépourvue de grandes ambitions du côté de l'interprétation sémantique, est toujours appréciable.

Si cette description grammaticale réussit malgré tout à remplir ses promesses, c'est sans doute grâce à l'abondance et la qualité des exemples cités. Il s'agit d'énoncés naturels et vivants, issus tantôt de corpus littéraires, tantôt de la compétence personnelle de L. Peltzer. Leur nombre est impressionnant : plus d'un millier d'exemples numérotés – sans compter les autres – soit une moyenne de six exemples par page, souvent longs (étendus sur 2 à 3 lignes) et complexes. À dire vrai, les auteurs ne citent guère de morphème ou de structure grammaticale sans les faire suivre systématiquement d'au moins deux ou trois exemples éclairants, souvent davantage. Cette richesse illustrative est un atout majeur du livre : combien de descriptions se contentent de phrases simplistes, artificielles, forgées par le grammairien aux seules fins de la démonstration, sans souci aucun d'idiomaticité ! Ici, le lecteur a au contraire le sentiment gratifiant d'être plongé dans la langue tahitienne telle qu'elle est effectivement parlée – ou écrite –, sans qu'on lui épargne rien des subtilités de l'énoncé. Cette qualité, assez rare pour être signalée, ne peut qu'ajouter à la crédibilité de l'analyse.

Ces exemples sont bien présentés. Quoique l'orthographe prônée par l'Académie Tahitienne ne soit pas suivie par tous les Tahitiens, le lecteur linguiste ne peut qu'approuver le choix de représenter systématiquement la longueur vocalique par un

macron, et la glottale par une apostrophe. Les traductions sont à la fois éclairantes et lisibles.

Nous finirons par quelques remarques à propos des traductions mot-à-mot dans les exemples. Chaque fois qu'elles sont présentes (ce n'est pas toujours le cas, ce qui gêne la lecture en § 4.1.1, § 5.3.1, § 5.4…), ces gloses sont précises, agréablement techniques, syntaxiquement éclairantes. La multiplicité des traductions pour un même mot ne paraît pas toujours indispensable (ex. *'ohipa* 'chose / affaire / action / travail', *reira* 'LOC[atif] / ANA[phore]'…), mais la préface s'en excuse à l'avance ; son principal inconvénient est peut-être de cacher au lecteur la grande labilité catégorielle des lexèmes tahitiens, sur laquelle les auteurs insistent par ailleurs (ex. *parau* glosé 'parler / dire / parole / nouvelle / papier' ; *maita'i* 'bon / être.bon / bien'…). Cette variété des traductions était en partie inévitable. À d'autres pages, certaines gloses morphologiques sont clairement dues à des erreurs, non recensées dans l'erratum fourni par l'éditeur : pour ne citer qu'un exemple, le morphème plurifonctionnel *i* se trouve glosé à tort 'préposition' PP en (17.11) p. 187, ou même 'article' ART en (7.29) p. 75, (12.42) p. 129, (12.172) p. 150, alors qu'il s'agit à chaque fois de l'aspectuel accompli ; ces fautes mineures seront probablement corrigées dans une prochaine édition.

Autre remarque concernant les traductions juxtalinéaires : de nombreux morphèmes sont rendus par des gloses morphologiques, là où l'usage (reflété, notamment, dans les recommandations d'Eurotyp) préfère les traductions sémantiques. Le cas le plus fréquent est celui des neuf aspectuels, qui ne sont jamais identifiés autrement, au fil des énoncés, que par le label générique ASP ; c'est alors au lecteur d'aller retrouver de lui-même, p. 27 ou 205, la glose sémantique (*e* inaccompli, *i* accompli, *'ua* parfait, *'ia* subjonctif…) qu'il s'attendait à trouver dans l'exemple lui-même. Certes, on peut comprendre le souci des auteurs, de ne pas avoir voulu réduire à une étiquette simpliste (ex. "subjonctif") des morphèmes aux significations protéiformes ; mais le public linguiste a l'habitude de ces gloses sémantiques, si approximatives soient-elles, dans la mesure où elles aident à la lecture des exemples. Il s'agit là en partie d'une question de préférence personnelle, et chaque option présente ses avantages.

Parmi les divers ouvrages publiés sur le tahitien depuis Davies en 1823, cette *Structure de la langue tahitienne* restera probablement une grammaire de référence. Comme l'expliquent les auteurs eux-mêmes, il s'agit en effet de "la première description scientifique des principales articulations de la structure de la langue tahitienne" qui soit "conforme aux exigences de la linguistique moderne". Son plan original et précis, ses analyses cohérentes et rigoureuses, sa clarté d'exposition, en font un outil de premier plan pour le linguiste désireux de connaître la morphosyntaxe d'une langue encore trop mal connue. Et même si l'interprétation sémantique ne fournit pas toujours les réponses aux questions que le lecteur se pose, la richesse des données lui permet du moins de formuler ses propres hypothèses, et l'incite à aller plus loin dans ses lectures et ses découvertes. En un mot, disons la vérité, car elle est flatteuse pour les deux auteurs : cette grammaire dépaysante donne l'envie d'apprendre le tahitien.

Alexandre FRANÇOIS
LACITO-CNRS

In memoriam

Darrell Tryon (1942-2013)

par

Alexandre FRANÇOIS*

Parmi les linguistes spécialisés dans les langues du Pacifique, le professeur Darrell Tryon (1942–2013) occupait une place à part, du fait de la diversité de ses terrains de recherche et de sa capacité à tisser des liens au-delà de son domaine. Nombreux sont donc ceux qui ont été pris de court par sa soudaine disparition, le 15 mai dernier.

Né en Nouvelle-Zélande, Darrell Trevor Tryon avait fait ses études à l'Université de Canterbury (Christchurch), où il avait notamment appris la langue française. Son excellente maîtrise du français, qu'il parlait couramment, allait lui fournir un atout important dans sa carrière : Darrell allait devenir un maillon essentiel entre les cercles anglophones et francophones du Pacifique – autant dans le domaine de la recherche que de la diplomatie, édifiant et entretenant des liens de coopération entre les divers décideurs de la région.

Au cours des années 1960, Darrell Tryon s'établit à l'Université nationale australienne (ANU) de Canberra, prestigieux établissement qu'il n'allait jamais quitter. Entouré de figures pionnières de la linguistique océanienne tels qu'Arthur Capell ou Stephen Wurm, il entreprit l'exploration linguistique de diverses régions du Pacifique : langues des îles Loyauté (iaai, nengone, drehu) ; tahitien, pascuan ; maranungku et autres langues Daly d'Australie du nord ; et bien d'autres.

Mais la région à laquelle le nom de Darrell Tryon est le plus souvent associé est l'archipel du Vanuatu. Dès 1969, le jeune chercheur explorait les nombreuses îles des Nouvelles-Hébrides et recueillait des listes de vocabulaire (dites listes de Swadesh) d'île en île, inlassablement. C'est grâce à ce travail, compilé sous la forme d'un épais volume en 1976 (*New Hebrides Languages: An Internal Classification*), qu'il put établir l'existence de 113 langues distinctes dans l'archipel. Au passage, ce chiffre donne au Vanuatu d'aujourd'hui le titre de nation présentant la plus forte densité au monde en terme de nombre de langues par rapport à la population. Cet ouvrage pionnier permit aussi d'établir avec certitude que les 113 langues vernaculaires du Vanuatu appartiennent toutes à la branche océanienne de la famille austronésienne. Le volume est encore régulièrement consulté par les générations de linguistes qui se sont succédé depuis sa parution.

En 1983, Darrell produisit un ouvrage similaire (avec Brian Hackman), portant sur les 74 langues des îles Salomon. À l'occasion de ses recherches dans cet autre archipel, il était particulièrement intrigué par les langues du groupe des îles Santa Cruz, ou « Temotu », à l'extrême est du pays ; ses publications sur cette région sont encore aujourd'hui la principale source de connaissances, en particulier, sur les langues étonnantes de Vanikoro ou d'Utupua.

En parallèle avec ses recherches sur les langues vernaculaires du Pacifique, Darrell s'est également beaucoup intéressé aux langues véhiculaires de la région – en particulier les pidgins et créoles de la Mélanésie. Outre un manuel de bichelamar (1987), il a ainsi coécrit avec Jean-Michel Charpentier une synthèse historique sur l'émergence de ces langues (*Pacific Pidgins and Creoles: Origins, Growth and Development*, 2004).

Plus récemment, la description linguistique a laissé la place à des ouvrages de synthèse sur les langues du Pacifique ou la famille austronésienne dans son ensemble. Ainsi, Darrell fut le principal éditeur, en 1995, d'une encyclopédie des langues austronésiennes en cinq volumes (*Comparative Austronesian Dictionary*), et coédita également des ouvrages tels que *Language contact and change in the Austronesian world* (1994) ; *The Austronesians: Historical and Comparative Perspectives* (1995) ; *Atlas of Languages of Intercultural Communication in the Pacific, Asia,*

* CNRS-LACITO et ANU, francois@vjf.cnrs.fr

Photo 1. – Darrell Tryon avec son cher carnet de notes et son magnétophone (cliché famille Tryon, milieu des années 1970)

and the Americas (1996) ; le catalogue de l'exposition Vanuatu (*Vanuatu, Océanie – Arts of Vanuatu*, 1996) ; *The Boy from Bundaberg* (2001). Encore tout dernièrement, il coéditait deux ouvrages, *Oceanic Encounters: Exchange, Desire, Violence* (2011) et *Politics, Development and Security in Oceania* (2013).

En parallèle avec ses activités de recherche, Darrell était fortement impliqué dans le fonctionnement du programme des *Filwoka* (*fieldworkers*) du Centre culturel du Vanuatu. Au nombre d'une cinquantaine, les *Filwoka* sont des représentants des diverses communautés rurales du Vanuatu, intéressés par leurs propres traditions, et désireux de les documenter de l'intérieur. Durant plus de vingt ans, Darrell organisa le congrès annuel de ces *Filwoka*, où il officiait en bichelamar, donnant à ces chercheurs locaux la formation et l'inspiration utiles à leurs projets.

Darrell Tryon avait eu au fil des années diverses responsabilités à l'Australian National University – ainsi, il fut un temps Vice-directeur de la fameuse *Research School of Pacific and Asian Studies* (RSPAS). Il participait également, de diverses manières, aux réseaux universitaires et politiques entre les différents acteurs à l'œuvre dans l'océan Pacifique : il a été, par exemple, membre des conseils d'administration des universités de Nouvelle-Calédonie ou de Polynésie française, ou conseiller constitutionnaliste auprès du gouvernement du Vanuatu.

Dans la mémoire de ceux qui l'auront connu, Darrell restera un esprit bienveillant, toujours aimable, impressionnant par l'étendue de ses intérêts – tout en gardant assez de recul pour ne pas se prendre trop au sérieux. À titre personnel, je garderai longtemps le souvenir des jours où Darrell accompagna mes premiers pas au Vanuatu. Mes toutes premières heures de terrain eurent lieu en sa présence : j'étais son assistant pendant deux jours, recueillant du vocabulaire ethnobotanique dans les langues d'Espiritu Santo. Darrell avait toujours le bon conseil au bon moment. Sa présence chaleureuse me manquera, à moi comme à tous ceux qui l'auront côtoyé au cours de sa longue carrière.

BIBLIOGRAPHIE

Bellwood Peter, J. Fox and Darrell Tryon, 2006 (1st ed. 1995). The Austronesians in History: Common Origins and Diverse Transformations, *in* Peter Bellwood *et al.* (eds), *The Austronesians: Historical and Comparative Perspectives*, Canberra (Australie), ANU ePress, pp. 1-16.

Bellwood Peter, J. Fox and Darrell Tryon (eds), 2006 (1st ed. 1995). *The Austronesians: Historical and Comparative Perspectives*, Canberra (Australie), ANU ePress.

Bonnemaison Joël, Kirk Huffmann, Christian Kaufmann and Darrell Tryon, 1996. *Arts of Vanuatu*, Bathurst, Crawford House Press.

Dutton Tom and Darrell Tryon (eds), 1994. *Language contact and change in the Austronesian world*, Berlin, Mouton de Gruyter.

Hegarty David & Darrell Tryon (eds), 2013. *Politics, development and security in Oceania*, Canberra, anu ePress.

Jolly Margaret, Serge Tcherkézoff and Darrell Tryon (eds), 2009. *Oceanic encounters: exchange, desire, violence*, Canberra (Australie), anu ePress.

Langdon Robert and Darrell Tryon, 1983. T*he language of Eastern Islands: its development and eastern Polynesian relationships*, Institute for Polynesian Studies.

O'Grady Geoffrey N., Darrell Tryon and Michael Walsh, 1997. *Boundary rider. Essays in honour of Geoffrey N. O'Grady*, Canberra, anu, Pacific Linguistics, Research School of Pacific and Asian Studies,

Pawley Andrew, Malcolm Ross and Darrell Tryon (eds), 2001. *The boy from Bundaberg: Studies in Melanesian linguistics in honour of Tom Dutton*, Canberra, anu, Pacific Linguistics.

Tryon Darrell, 1967. *Nengone grammar*, Canberra, anu, Dept. of Linguistics, Research School of Pacific Studies, Pacific Linguistics.

—, 1967. *English-Drehu Dictionary*, Canberra, anu, Dept. of Linguistics, Research School of Pacific Studies, Pacific Linguistics.

—, 1967. *Drehu grammar*, Canberra, anu, Dept. of Linguistics, Research School of Pacific Studies, Pacific Linguistics.

—, 1968. *Iaai Grammar*, Canberra, anu, Dept. of Linguistics, Research School of Pacific Studies, Pacific Linguistics.

—, 1970. *An introduction to Maranungku (Northern Australia)*, Canberra, anu, Dept. of Linguistics, Research School of Pacific Studies, Pacific Linguistics.

—, 1970. *Conversational Tahitian. An introduciton to Tahitian language of French Polynesia*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press.

—, 1974. *Daly family languages, Australia*, Canberra, anu, Dept. of Linguistics, Research School of Pacific Studies, Pacific Linguistics.

—, 1976. *New Hebrides Languages: An Internal Classification*, Canberra, anu, Dept. of Linguistics, Research School of Pacific Studies, Pacific Linguistics C50.

—, 1987. *Bislama: An Introduction to the National Language of Vanuatu*, Canberra, anu, Department of Linguistics, Research School of Pacific Studies.

—, 1990. Les populations du Pacifique : langue, migration et identité, *in* Darrell Tryon et Paul de Deckker (éds), *Identités en mutation dans le Pacifique à l'aube du troisième millénaire, Hommage à Joël Bonnemaison (1940-1997)*, Bordeaux, cret, coll. Îles et archipels 26, pp. 5-19.

—, 1994. Language contact and contact-induced language change in the Eastern Outer Islands, Solomon Islands, *in* Tom Dutton and Darrell Tryon (eds), *Language contact and change in the Austronesian world*, Berlin, Mouton de Gruyter pp. 611-648.

—, 1996. Dialect chaining and the use of geographical space, *in* Joël Bonnemaison , Kirk Huffmann, Christian Kaufmann and Darrell Tryon, *Arts of Vanuatu*, Bathurst, Crawford House Press, pp. 170-181.

—, 1997. *Parler Tahitien en 24 leçons : méthode pratique*, Ed. du Pacifique-Octavo.

—, 1998. *Let's Talk Bislama*, Media Masters (South Pacific)

—, 1999. Ni-Vanuatu research and researchers, *Oceania* 70 (1), 9, pp. 9-15.

—, 2001. Ngatikese men's language, *in* Andrew Pawley, Malcolm Ross and Darrell Tryon (eds), *The Boy from Bundaberg: Studies in Melanesian linguistics in honour of Tom Dutton*, Canberra, anu, Pacific Linguistics, pp. 345-359.

—, 2001. Pacific Pidgin Englishes: the Australian connection, *in* Bruce Moore (ed.), *Who's Centric Now? The present state of Post-Colonial Englishes*, Melbourne, Oxford University Press, pp. 198-218.

—, 2002. Buma, *in* John Lynch, Malcolm Ross and Terry Crowley (eds), *The Oceanic languages*, Curzon Press, Richmond, pp. 573-586.

—, 2004. Le Monde des Aborigènes d'Australie, *in* Alain Nicolas (ed.), *Paysages rêvés : artistes Aborigènes contemporains de Balgo Hills (Australie occidentale)*, Marseille, Éditions Snoek, pp. 24-30.

—, 2004. Proto-Austronesian and the Major Austronesian Subgroups, *in* Peter Bellwood (ed.), *The Austronesians: Historical and Com-*

parative Perspectives, Canberra (Australia), ANU ePress, pp. 17-42.

—, 2004. Violence et Coutume en Mélanesie insulaire, *in* Frédéric Angleviel et Paul de Deckker (éds), *Violences océaniennes*, Paris, L'Harmattan, pp. 47-60.

—, 2005. The Languages of Bougainville, *in* Anthony J Regan and Helga M Griffin (eds), *Bougainville before the conflict*, Canberra (Australia), Pandanus Books, pp. 31-46.

—, 2005. Melanesia's Weakness: Origins, Impacts and Solutions, French Ministry of Defence.

—, 2006. Language Endangerment and Globalisation in the Pacific, *in* Denis Cunningham, D.E. Ingram and Kenneth Sumbuk (eds), *Language Diversity in the Pacific: Endangerment and Survival*, UK, Multilingual Matters Ltd, pp. 97-111.

—, 2007. Australasia and the Pacific, *in* R.E. Asher and Christopher Moseley (eds), *Atlas of the World's Languages* (2nd ed.), London and New York, Routledge, Taylor & Francis Group, pp. 95-126.

—, 2007. The languages of the Pacific region: The Austronesian languages of Oceania, *in* Matthias Brenzinger (ed.), *Language Diversity Endangered*, Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 391-409.

—, 2008. *In Memoriam*, Francoise Ozanne-Rivierre, 1941-2007, *Oceanic Linguistics* 47, 1, pp. 233-239.

—, 2008. Lengua, Diversidad e Identidad en el Pacífico Sur: Cómo Afrontar el Desafío de la Globalización (Language, diversity and identity in the South Pacific: facing the challenge of globalisation), *in* Belen Uranga and Maider Maraña (eds), *El Futuro de las Lenguas*, Catarata, Spain, pp. 149-172.

—, 2008. New Caledonia and New Zealand: A Linguistic Connection, *in* Frédéric Angleviel and Stephen Levine (eds), *New Zealand - New Caledonia: Neighbours, Friends, Partners*, Wellington (New Zealand), Victoria University Press, pp. 136-156.

—, 2009. Linguistic Encounter and Responses in the South Pacific, *in* Margaret Jolly, Serge Tcherkézoff and Darrell Tryon (eds), *Oceanic encounters: exchange, desire, violence*, Canberra (Australia), ANU ePress, pp. 37-55.

—, 2009. Preface, *in* Margaret Jolly, Serge Tcherkézoff and Darrell Tryon (eds), *Oceanic encounters: exchange, desire, violence*, Canberra (Australia), ANU ePress, pp. IX-X.

TRYON Darrell (ed.), 1995. *Comparative Austronesian Dictionary*, 5 vol., Berlin, Mouton de Gruyter.

TRYON Darrell and Jean-Michel CHARPENTIER, 1989. Les problèmes linguistiques à Vanuatu, *Ethnies 8-9-10 : Renaissance du Pacifique*, Paris, Survival, pp. 13-17.

—, 2004. *Pacific Pidgins and creoles: Origins, growth and development*, Berlin, New York, Mouton de Gruyter.

TRYON Darrell et Paul de DECKKER, 1990. Avant-propos, *in* Darrell Tryon et Paul de Deckker (éds), *Identités en mutation dans le Pacifique à l'aube du troisième millénaire, Hommage à Joël Bonnemaison (1940-1997)*, Bordeaux, CRET, coll. Îles et archipels 26, pp. 1-3.

TRYON Darrell et Paul de DECKKER (éds), 1990. *Identités en mutation dans le Pacifique à l'aube du troisième millénaire, Hommage à Joël Bonnemaison (1940-1997)*, Bordeaux, CRET, coll. Îles et archipels 26.

TRYON Darrell and Marie-Joseph DUBOIS, 1971. *Nengone Dictionary*, Canberra, ANU, Dept. of Linguistics, Research School of Pacific Studies, Pacific Linguistics 23.

TRYON Darrell and R. GÉLY, 1979. *Official Gazetteer of Place Names: New Hebrides*, Australian National University. Research School of Pacific Studies. Dept. of Linguistics, New Hebrides Survey Dept.

TRYON Darrell and Brian HACKMAN, 1983. *Solomon Islands Language: an internal classification*, Canberra, ANU, Department of Linguistics, Pacific Linguistics Series C 72.

WURM Stephen A., Peter MÜHLHÄUSLER and Darrell TRYON (eds), 1996. *Atlas of Languages of Intercultural Communication in the Pacific, Asia and the Americas*, vol. 2 Texts, Berlin, New York, Mouton de Gruyter, Trends in Linguistics Documentation 13.